

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le facteur humain, en France, aujourd'hui
M. Loisy, apologiste
« Folle qui s'ennuie » de Robert Vivier
En quelques lignes...
Le rationalisme et la sécularisation du monde
Réflexion sur Bergson et le bergsonisme
La liberté de l'écrivain : le cas de M. Hubermont

Colonel de la ROCQUE
Lucien CERFAUX
Robert POULET
* * *
Victor GIRAUD
Marcel DE CORTE
Marcel PAQUET

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'Immaculée Conception, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Ne parlons, cette semaine, de politique intérieure, que pour déplorer, une fois de plus, les méfaits du parlementarisme démocratique à base électoraliste. Quelles que soient les erreurs et les fautes, financières et autres, du Boerenbond — institution qui a rendu les plus signalés services au pays —, débattre, en ce moment, sur la place publique, une question aussi délicate que celle de la confiance et du crédit, risque de porter le plus grave préjudice à l'intérêt général. La tentation était forte de profiter des difficultés que la crise crée à un organisme dans lequel, peut-être, le religieux, le politique, l'économique et le financier sont trop confondus, pour essayer de porter à ce puissant adversaire des coups qui diminueraient sa force électorale. Un M. Marcel Jaspar — qui paraît avoir pour mobile principal de son activité ce qu'il faut bien appeler des... considérations très personnelles, sans grand souci des moyens — a succombé à cette tentation...

Les *Questions liturgiques et paroissiales*, l'intéressante revue publiée au Mont-César, à Louvain, dédie un numéro spécial à Dom Lambert Beauduin, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du Mouvement liturgique dont il fut le créateur et le principal artisan. Nous voulons joindre notre hommage de reconnaissance à tous ceux que Dom Lambert a reçus, pour le bien incommensurable qu'il fit à d'innombrables âmes en leur montrant la voie de la vraie piété. Dom Lambert Beauduin, qui prendra rang, un jour, parmi les grandes figures religieuses de la Belgique contemporaine, est un animateur extraordinaire. Quiconque l'a approché a subi ce charme prenant qui lui a conquis tant de dévouements à toute épreuve. Théologien remarquable, docteur du mouvement liturgique, comme l'appelle son admirateur et ami l'évêque de Chartres, lui-même liturgiste de haute valeur, esprit très ouvert sur le monde contemporain, possédé par une « vision » — c'est bien une vision... — de la Rédemption qui subjugué, retourne et illumine à jamais ceux qui la lui ont entendu développer, en particulier dans ses admirables retraites, Dom Lambert a rendu à l'Eglise de Belgique les plus éminents services. Grâce à lui, surtout, on prie, dans notre pays, comme on n'y avait, sans doute, jamais prié. Grâce à lui le sens de l'Eglise, le sens de la vie catholique par la liturgie — le chrétien prenant conscience de sa qualité et vivant dans le Christ et par le Christ — s'est développé et épanoui au point de former un singulier contraste — et combien heureux! — avec la vie chrétienne d'il y a un quart ou un demi-siècle. L'action d'un Dom Lambert a révolutionné la mentalité catholique belge. Honneur et reconnaissance au grand ouvrier de cette salutaire rénovation!

Avec le chanoine Paul Buysse qui, dans le numéro jubilaire que nous signalons, exprime à Dom Lambert « ce que pensent de vous, ce que pensent surtout de votre œuvre, plusieurs centaines de prêtres et des milliers de laïcs, vos admirateurs et vos obligés », qui tiennent « pour providentiels, l'homme et l'œuvre », avec lui

nous dirons : « Puis-je ajouter le vœu de revoir bientôt parmi nous vos aiguillettes de chef d'état-major? Sur le terrain où votre science et votre valeur commandèrent l'arrêt de l'individualisme, envahisseur du culte, une nouvelle action préparée et conduite par vos soins entraînerait l'efflorescence de la piété capitale, la piété liturgique... »

* * *

Que dans un siècle qui a perdu le sens du surnaturel, que parmi des fidèles respirant chaque jour un individualisme qui commence seulement à être rejeté de positions qu'il occupe depuis plus d'un siècle, le mouvement liturgique a toujours devant lui une grande mission à remplir, deux faits le montreront plus et mieux que les considérations les plus savantes :

Dernièrement, dans une ville flamande très catholique, nous avons vu, à l'entrée de l'admirable église dont se glorifie cette vieille cité, une invraisemblable affiche, émanant, nous fut-il dit, de l'organisation centrale des Ligues du Sacré-Cœur et invitant les fidèles à assister à la messe : le dimanche *par devoir* et le vendredi *par amour!*... Comme aberration liturgique, et comme théologie... douteuse, on pourrait difficilement trouver mieux. Oh! les intentions sont certes excellentes, mais quelle invraisemblable maladresse dans... l'expression.

Et que dire de la façon dont, chez d'aucuns, la fête du Christ-Roi, risque, si l'on n'y prend garde, d'éclipser la fête centrale et essentielle, celle de Pâques, reléguée au rang de coutume et de souvenir, de date plus civile que religieuse, alors que dans la vie, la vraie vie de l'Eglise, Pâques est et restera toujours, l'apogée, le rappel annuel de notre salut, le jour de la grande joie chrétienne : Christ est ressuscité!

Que vous êtes donc belliqueux! nous disait l'autre jour une personnalité éminente qui veut bien nous honorer de son amitié. Belliqueux! Que de confusions dans cette apostrophe. Par quel singulier retournement des choses peut-on en arriver à qualifier de belliqueux l'homme ou le pays qui, effrayés du bellicisme d'un voisin, et ne songeant pour leur part qu'à se défendre, recommandent la vigilance et la préparation à toute éventualité? Mettons les choses au mieux. Supposons que l'Allemagne veut sincèrement la paix — il faut une fameuse dose... d'optimisme pour l'admettre — et qu'elle ne s'arme jusqu'aux dents que pour assurer sa sécurité. Est-ce être belliqueux que de dire, que de crier aux Belges : Compatriotes, attention! Il se pourrait, tout de même, qu'un jour ce formidable armement allemand soit dirigé contre nous! Prévoyez le pire! Préparez-vous!

La France, de toute évidence, est pacifique et ne songe qu'à se prémunir contre une invasion nouvelle. A supposer même qu'elle pousse la hantise des dangers qui pourraient la menacer jusqu'à exagérer ses armements défensifs, où est le mal? Est-ce là du bellicisme?

Mais si l'Allemagne prussifiée n'est pas belliqueuse, pourquoi donc cette course, cette ruée plutôt, vers un hyperarmement qui oblige tout le monde à faire de même ?

Que, de bonne foi, un homme d'Etat puisse confondre les positions respectives, intervertir les rôles, et mettre l'accent « belliqueux » là, précisément, où tout bellicisme est, de toute évidence, EXCLU, voilà qui montre, une fois de plus, à quel point le monde marche à l'envers, comme dit Chesterton, la tête en bas, les pieds en l'air...

* * *

Des conversations directes entre Paris et Berlin sont loin, très loin de nous déplaire, à la condition, toutefois, que le jeu soit joué, du côté français, par des réalistes, des hommes soucieux d'aller aux réalités. Au contraire, de pareils contacts, bien établis, bien dirigés, pourraient servir utilement la vérité, c'est-à-dire la paix. Les discours d'Hitler ne sont évidemment que des mots, et on ne sait que trop le rôle du mensonge dans la manière prussienne. Si l'Allemagne veut réellement la paix et ne s'arme pas en vue du coup de surprise et de la revanche, rien de plus facile que de convaincre la France. Le seul fait que Hitler s'y prend, non pas par Genève, ni même par des négociations normales entre chancelleries, mais par des hommes dits de confiance, par des moyens détournés, pour faire croire ce que, si facilement, il pourrait démontrer autrement, rend méfiant. Mais pour ouvrir les yeux des idéalistes et pacifistes de tout calibre, que l'on ne refuse aucune avance. Evitons, toutefois, d'être dupes, de faire le jeu d'un ennemi habile et roué, de laisser créer des équivoques déforçant la défense! Causer avec Berlin? Certes, mais sans oublier que l'on cause depuis seize ans! Sans négliger, surtout, de préparer une défense qui se doit de considérer les armements allemands comme faits en vue d'une agression prochaine...

La situation religieuse de l'Allemagne est grave. Une paganismation se nourrissant de l'élan même du racisme hitlérien; un essai de main-mise sur le protestantisme auquel on voudrait faire admettre que le Christ est « le premier jaillissement de la nature nordique au milieu d'un monde en décomposition ». Ce protestantisme des « chrétiens-allemands », d'après le Dr Krause, chef ecclésiastique du recteur Gross-Berlin, veut compléter la réforme de Martin Luther, par le principe racial. L'œuvre ne sera achevée que quand sera consacrée la victoire de l'âme « nordique » sur le « matérialisme oriental » (entendez le christianisme).

Le même Dr Krause affirme que le christianisme doit être méthodiquement purgé de tout ce qui en faisait une doctrine de souffrance, d'humiliation et d'abaissement. Plus de Croix! « Nous repoussons les Crucifix, nous voulons un Christ héroïque. »

Et le catholicisme? Le comte Robert d'Harcourt, parlant de *L'insurrection du spirituel en Allemagne*, dans le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes*, décrit la lutte sournoise menée contre l'Eglise. Ne citons que cet exemple typique. Dans un congrès de militants de l'hitlérisme, tenu en pays rhénan, le président donna ces instructions finales :

« Par principe, le national-socialisme est antichrétien. Nous n'avons pas à prédire le Kulturkampf. Nous y sommes déjà et en plein. Les catholiques sont si bêtes qu'ils ne s'en aperçoivent même pas. La vraie bataille commencera après la Sarre. Si je savais qu'il y a un clercal au milieu de vous, il serait instantanément chassé. Arrangez-vous pour que, dans les journées de jeunesse du samedi organisées par l'Etat, la jeunesse soit à ce point fatiguée qu'elle soit dans l'impossibilité d'aller à la messe. »

Lutte sournoise, guerre d'usure, mais aussi riposte catholique.

Cette demi-nuit — nous citons le comte d'Harcourt — à laquelle l'autocratie de l'Etat a condamné le catholicisme germanique, mais

dans laquelle celui-ci a trouvé le moyen de s'organiser et où il vit de cette vie réduite, ramassée sur elle-même, mais intense qu'ont fait lever dans l'ombre les persécutions de toutes les époques, est de temps en temps déchirée par quelque vif trait de feu. Nous avons nommé les prédications du cardinal Faulhaber, les lettres pastorales du cardinal de Cologne, des évêques de Munster, de Berlin, de Fribourg

Et voici la conclusion de l'auteur :

L'avenir, sur le terrain religieux comme sur les autres, reste obscur. Mais le passé et le présent sont devant notre regard dans la plus nette des lumières. Le bilan de près de deux ans de pouvoir national-socialiste est aidé à faire : l'idée totalitaire a rencontré dans l'idée chrétienne le seul obstacle qui lui ait jusqu'ici résisté.

Et voilà encore une constitution démocratique qui s'écroule! L'Egypte en fait à son tour l'expérience : impossible de gouverner avec le suffrage universel. Quelle idée aussi de donner à un pays « non encore évolué » — comme on dit — un régime qui, après avoir multiplié les méfaits et accumulé les ruines dans les nations les plus civilisées, est rejeté, successivement, partout. L'expérience égyptienne n'aura pas été longue. Tant mieux pour les Egyptiens. Mais quel spectacle que cet abandon universel d'un idéal démocratique auquel l'Europe et le monde crurent, il n'y a pas si longtemps, comme au moyen certain et infaillible de procurer à l'Humanité le Bonheur et la Paix!...

Centenaire de la Tour du Pin

1834-1934

sous les auspices de

L'Union Catholique Belge,
L'Association Catholique de la Jeunesse Belge,
L'Association des Journalistes Catholiques,
La Ligue Apostolique des Nations,
Les Conférences Cardinal Mercier et les Grandes Conférences Littéraires,

et sous le haut patronage de

Son Eminence le Cardinal VAN ROEY, Archevêque de Malines, Primat de Belgique,
M. Georges THEUNIS, Premier Ministre, Président de l'Association des Patrons et Ingénieurs Catholiques de Belgique,
Comte de BROQUEVILLE, Ministre d'Etat, ancien Premier Ministre,
M. F. VAN CAUWELAERT, Ministre des Travaux Publics, de l'Agriculture et des Classes Moyennes,
M. Ph. VAN ISACKER, Ministre des Affaires Economiques,
M. Edm. RUBBENS, Ministre du Travail et de la Prévoyance sociale,
M. Charles du BUS de WARNAPPE, Ministre des Transports et des P. T. T.,
M. P. TSCHOFFEN, Sénateur, ancien Ministre,
R. P. RUTTEN, Sénateur, Secrétaire général des Œuvres sociales de Belgique,
M. PAUWELS, Président de la Confédération Nationale des Syndicats chrétiens de Belgique.

PALAIS DES ACADÉMIES

SAMEDI 15 DÉCEMBRE, A 3 HEURES

Séance académique

sous la présidence de M. Georges THEUNIS,
Premier Ministre.

Y prendront la parole :

M. Xavier VALLAT, député de l'Ardèche;
Mgr Louis PICARD, aumônier général de l'A. C. J. B.;
Le marquis de la TOUR du PIN LA CHARCE.

Les abonnés et lecteurs de la Revue sont invités à cette séance.

Le facteur humain en France, aujourd'hui⁽¹⁾

Avant de suivre les hommes au cours de leur existence collective ou civique, sous le titre de l'opinion, je crois nécessaire de les classer chronologiquement. Cette présentation synthétique accomplie, j'exposerai des cas concrets, particulièrement représentatifs.

Trois catégories d'hommes ont joué, jouent ou joueront un rôle dans l'histoire de l'après-guerre, dans la dépression consécutive au cataclysme, comme dans le relèvement final, dont nul ne devrait douter. Les générations d'avant 1914, les générations de la guerre, les générations ultérieures.

CEUX DE « 1900 »

Je ne m'attarderai pas aux générations d'avant-guerre. Elles ne s'effacent que lentement à regret des affaires publiques. Elles étaient marquées du signe de la défaite, des pauvretés, des imprévoyances du bourgeoisisme paralysé. « 1900 », de Paul Morand nous en donne un fidèle tableau. Elles n'ont pas discerné, au milieu de leur facile traintrain, le calme précurseur des tempêtes imminentes. « L'offensive à outrance » de la doctrine tactique, l'optimisme économique-politique de Leroy-Beaulieu, l'affadissement des mœurs nous conduisaient directement à l'état de choses où nous nous débattons aujourd'hui. Sans doute, quelques hommes de talent ont-ils surgi, un colonial de génie s'est-il affirmé, de grands chefs militaires ont-ils opposé leur science à la ruée germanique. Mais au milieu de quelles traverses! au prix de quels déchets! La vérité sur ceux de l'avant-guerre est que nous souffrons encore de leur influence persistante et désuète.

LES VAINQUEURS

Car les hommes de la guerre se sont contentés de la gagner; tout s'est passé comme si, ce succès atteint, ils avaient en bloc offert leur démission, ou plutôt, comme si leurs anciens les avaient mis à la retraite. Ici, on voudra bien m'excuser de hausser le ton. La France a perdu le sens de la vérité et, avec lui, la notion hiérarchique des valeurs. Sous le couvert de la Chambre bleu-horizon, les revenants des vieilles combinaisons politiques ont repris place au pouvoir. De loin en loin, quelques-uns de nos contemporains ont bénéficié d'un portefeuille ou d'un sous-portefeuille; ces contemporains, pour leur immense majorité, n'avaient pas été nos compagnons. Par leur éloignement des lignes, ils s'étaient eux-mêmes rayés de notre communauté spirituelle. C'est parmi les vieillards qu'ils se réfugièrent. J'ignore s'ils furent aptes à comprendre leur âme, j'affirme qu'ils furent inhabiles à exprimer la nôtre. Tous nos malheurs viennent de là.

A une époque nouvelle devait correspondre une humanité

(1) Sous le titre *Service public*, le colonel de la Rocque, chef des Croix-de-Feu et Briscards, publiera prochainement, chez Grasset, un livre qui ne manquera pas d'avoir un grand retentissement. Nous devons à l'obligeance des éditeurs la primeur des pages qu'on va lire.

renouvelée. Les Sacrifiés, les Vainqueurs devaient être mêlés au concert national, et, progressivement, lui donner le ton. Leur voix ne s'est pas fait entendre.

Aucun sentiment ne me dresse contre les Français de mon âge qui ne se sont point battus. J'estime seulement et je proclame qu'une juste modestie aurait dû inspirer leurs gestes; leurs paroles et leurs mouvements ont faussé les réflexes du pays. Si leur santé ou des circonstances impératives les ont retenus à l'arrière, que faire sinon de les plaindre? Nul esprit d'ostracisme ne nous porte à écarter des grandes affaires ceux d'entre eux qui sont capables de servir dans leur spécialité propre. Mais la simple raison, la morale élémentaire excluent la possibilité pour le pays de suivre, parmi la génération du feu, d'autres hommes que de véritables anciens combattants. On ne saurait trop regretter qu'au lendemain de l'armistice les grades temporaires n'aient pas été revisés, que des conseils de guerre n'aient pas jugé les prisonniers: les mérites éminents auraient été reconnus et récompensés, les fausses gloires châtiées ou remises dans l'ombre. S'élèvera-t-on jamais assez contre l'inflation démagogique par laquelle, en 1919 et 1920, la Croix de guerre et la Légion d'honneur furent jetées dans le domaine public? Des mesures sévères, strictes, empiriques au besoin, auraient dû les protéger.

C'était une question d'honnêteté. C'était une question d'intérêt général. Car la thèse est ignoble de ceux d'après qui la place des « intelligences » n'était pas au front et n'y devait pas être. Allons donc! Ont-ils consulté la liste héroïque des pertes de l'École normale supérieure en 1914-1918? Savent-ils que le plus humble gradé, aux premières lignes, avait à réfléchir, combiner, commander, agir en gardant l'intégralité de ses moyens, dans la boue, sous la pluie, sous le bombardement ou les balles? Savent-ils que ce gradé engageait ses hommes sous sa garantie totale et personnelle et non sous la couverture d'un chef civil ou militaire? Maîtrise de soi, décision expédiente, responsabilité: tels furent les attributs des vrais combattants. Telles sont les preuves et les épreuves par quoi se forment les cerveaux et les caractères. On a volontairement confondu les valeurs. Les revenants des « lignes » se sont effacés: la France a failli en mourir.

Que reste-t-il de ces hommes? Quel est leur « potentiel »? On me permettra de laisser momentanément de côté la révélation des Croix-de-Feu. Je n'aurais point résolu de décrire nos infirmités si je n'avais point connu le moyen de les guérir. Et puis, j'entends parler ici de la masse: les Croix-de-Feu sont une élite.

LES GRANDES ASSOCIATIONS

Revenons à la masse. On l'a dite organisée. Elle ne l'est ni moralement ni matériellement. Il ne saurait y avoir de réelle organisation morale que d'après une sélection et suivant une idée. Les

Anciens Combattants n'ont point tardé à compléter leur raison sociale par celle des « Victimes de la Guerre ». Sous cette dernière rubrique on a placé une multitude de personnes qui n'avaient rien de commun avec nos camarades de combat : c'est un fait qui se suffit à lui-même. La carte du combattant n'a pas tardé à subir, à une plus haute puissance, le sort de notre malheureux ruban vert et rouge. Elle a permis d'introduire dans nos rangs les « resquilleurs » de la zone des Armées. Nous n'osons presque plus nous reconnaître les uns des autres.

L'influence collective des Anciens Combattants aurait sauvé la Victoire. Mais il la fallait pure de tout alliage. C'eût été comme un souffle sacré, issu des tranchées détruites, des postes d'écoute bouleversés, emportant avec lui, comme jadis, l'oubli des différences partisans et sociales. Un souffle digne de faire vibrer le drapeau tricolore. Maudits soient ceux qui ont voulu l'étouffer!

On a formé des Associations d'Anciens Combattants. Qu'ont-elles fait? Elles se sont défendu de jouer un rôle politique. Mais elles ont soutenu, poussé, alimenté les ambitions électorales des plus médiocres ou tarés parmi leurs dirigeants. En réalité, elles se sont abstenues du « service public ». Abaissement aux besoins de l'électoratisme ambiant. Application exclusive des efforts au quémandage alimentaire. Commémoration ravalée au rang d'un alibi, d'un prétexte à fréquenter les autorités en place. Influence collective des Anciens Combattants? Neutralisation, au contraire, et qu'on espérait définitive.

Les subventions aidant, voici qu'on a vu naître l'Ancien Combattant de « métier » fonctionnaire de ses camarades, transformant ses camarades en fonctionnaires. J'avais raison de le dire : les vieilles redingotes de jadis ont bel et bien mis nos compagnons à la retraite. Plus machiavéliques encore, elles ont coupé les attaches entre nous et nos cadets.

Ceux-ci, révoltés par nos reniements, éprouvés eux-mêmes par les déceptions d'après-guerre, ne nous aperçurent plus que sous l'aspect de budgétivores. Ils cherchèrent d'autres guides. Et ils l'ont bien fait voir. Quelle quantité de « Jeunes » ayant atteint l'âge civique ont attiré à elles les « grandes Associations », celles qu'on nous dit prospères et nombreuses? Quel rôle de masse et de cadres jouent « ès-qualités » les Anciens Combattants dans les groupements d'action politique, d'action publique, de droite ou de gauche? Et les « grandes associations » ont-elles été capables d'inspirer leur pensée sinon sous les espèces inopérantes, bavardes, incertaines de Parlements de pacotille?

Quant à l'organisation matérielle, pourquoi y insister après ce qui vient d'être dit? Privée d'âme, elle ne vit point. Il lui manque une discipline librement consentie, faute de quoi nul encadrement ne vaudrait, nulle préparation ne tiendrait, nulle application judicieuse des efforts ne serait possible dans la rapidité des réflexes, dans la résolution et dans l'ordre. Peut-il être question d'homogénéité au sein de cette confédération d'effectif multimillionnaire ou des groupements inorganiques et fédéraux opposent les tendances politiciennes de leurs parlementaires passés, présents, futurs? Et ces derniers groupements, tellement riches de membres que leur total double au moins celui de la Confédération (mystère des appartenances multiples!), quel coefficient rectificateur introduire à côté du million d'inscrits, dont se targue approximativement chacun d'entre eux? Coefficient toujours restrictif, variable au gré des circonstances, et tendant vers zéro à mesure qu'on passe de la statistique des effectifs à celle des suffrages électoraux, puis à la simple capacité de réunion. On ne peut rien attendre des « grandes Associations » dans l'état présent des choses, sauf des palabres pseudo-parlementaires, des « En avant! halte! », un tourbillonnement autour des urnes, des remous incapables de se diriger, de se canaliser, de se soutenir. Et si des hommes de bien cherchent à les rendre à leur rôle civique, une refonte morale,

spirituelle, organique, est la condition préliminaire de l'œuvre. Celle-ci sera de longue haleine. Espérons qu'il n'est point trop tard pour l'entreprendre.

Reste la multitude sympathique des Anciens Combattants venus cultiver leurs émouvants souvenirs dans les groupes régimentaires. Ils semblent dispersés : ils se fixeront, pour agir, autour de qui saura les entraîner sous le risque du service public.

LES JEUNES.

Les « Jeunes »! C'est la dénomination qu'on a trop souvent coutume d'appliquer aux hommes de l'après-guerre. J'aime mieux les qualifier de ce dernier vocable. Aux époques de médiocrité, d'insuffisance, le signe du dénuement intellectuel est souvent d'adopter des termes tout faits, comme si leur vertu dispensait de travail et de réflexion. La France a su que « le Chassepot faisait merveille ». Elle a entendu les grands-prêtres du machinisme, de la standardisation, de la rationalisation. L'extrême-gauche a éperdument discuté sur les mérites respectifs et comparés de l'« unité d'action » et l'« unité de base »; une large fraction de la droite élégante a espéré dans le crâne de M. Caillaux, le menton de M. Daladier. Récemment encore, des flots d'encre ont coulé sur les futurs verdicts de la Confédération des Anciens Combattants, avant que de ses assises ne sorte le *ridiculus mus* du fabuliste. Voici dix années au moins qu'on nous parle des « Jeunes », que certains « Jeunes » nous parlent d'eux-mêmes.

J'ai rencontré des « Jeunes » à la calvitie confirmée, au ventre bedonnant; ils détaillaient les aspirations, les doutes de leurs aubes viriles. Certains prétendaient nous expliquer — à nous les gens des premières lignes — les ressources de l'« esprit d'équipe ». D'autres « Jeunes », atrabilaires et pédagogiques, exigeaient qu'on leur précisât la signification de mots éternels comme Famille, Patrie. Certains, héroïques, solennels, cambraient la taille à l'instar des gardes nationaux haïs par Balzac. Il y a eu aussi — hélas! — des « Jeunes de métier ». Les uns et les autres sont périmés comme les antiques diligences. Ils sont relégués parmi les figurants des vieux mélodrames.

Ceux qui veulent s'annexer les « Jeunes », quitte à les inventer, leur offrent deux écoles également neutrières. Conservatisme aveugle par égoïsme, par tempérament sur les nécessités sociales qui s'imposent à nos intelligences et à nos cœurs. Ou bien régression vers la paléontologie de l'Internationalisme et du Marxisme. Or les « Jeunes » signifient leur congé aux fruits secs; ils veulent vivre. Français, de complexions, d'âges, de formations différentes, ils entendent être eux-mêmes; ils cherchent à unir leurs énergies diverses et à les faire converger vers l'intérêt supérieur de la nation. Ils se refusent à être des instruments. Ils ne se targuent pas d'être des arbitres. Leurs aînés continuent, sans hiatus, les moins âgés d'entre nous. Ils nous suivent, sans plus. Les tirades sur leur jeunesse me rappellent les exclamations des gens de l'arrière sur notre « bonne mine », pendant nos permissions de détente. L'effet produit est le même.

Parlons donc, simplement, des Hommes de l'après-guerre.

CEUX DE L'APRÈS-GUERRE

Leur apparition n'a pas emprunté, comme en Allemagne, le dénominateur commun de la défaite de la « réprobation ». La Paix signée, nos compatriotes ont repris leurs routines d'avant 1914, n'ayant, en apparence, rien appris, rien oublié. Depuis quelques mois, un dénominateur commun s'impose à nos Cadets; celui de la crise économique, de la faillite politique.

Les classifications rigides, à partir du moment où elles portent sur des éléments psychologiques, n'ont qu'un sens arbitraire et une valeur empirique. Elles permettent cependant de dégager la physionomie générale d'une situation et d'en préciser les lignes maîtresses. C'est dans cet esprit qu'observant les hommes d'après-guerre et leurs avatars, depuis l'armistice, je pratiquerai trois coupes horizontales et trois coupes verticales dans le développement de la Cité France pendant cet intervalle. Les coupes horizontales feront apercevoir trois plans successifs des générations montantes. Les coupes verticales dessineront les courants intérieurs de la jeunesse française à trois moments caractéristiques de notre histoire contemporaine.

LES « 30-35 ANS »

Nous choisirons trois silhouettes : celles des « 30-35 ans », celles des « 25-30 ans », puis celles des « moins de 25 ans ».

Les « 30-35 ans » ont connu la guerre. Au moment délicat de leur transformation intellectuelle et physique, ils ont été les témoins conscients des angoisses nationales, les participants des souffrances populaires, les victimes des restrictions imposées au pays. L'armistice les a trouvés comme nous pleins de lassitude, riches d'illusions. Mais notre lassitude était désir de repos; la leur était moindre résistance. Nos illusions formaient autant d'hypothèques sur la compréhension et la reconnaissance de nos concitoyens. Les leurs escomptaient, par leurs ambitions juvéniles, une carrière ample et aisée. Ils connaissaient, par surcroît, la détente brusque de l'inquiétude à la sécurité, de la contentement à la jouissance.

Les « 30 à 35 ans » ont obtenu dès leurs débuts de foudroyants succès dans le commerce, l'industrie, le journalisme; ils les maintiennent encore péniblement pour un petit nombre d'entre eux. Ils possèdent un nombre appréciable de personnalités marquantes, en pleine et ascendante vigueur cérébrale, ayant une expérience précoce, éprouvée : capital exceptionnel, assez particulier à cette génération, et qu'il convient d'utiliser à plein. Mais, au regard de ces brillantes réussites, que d'espoirs déçus, que d'écroulements, que de malchances. Les « 30-35 ans » comptent parmi eux la plus grande proportion de théoriciens aigris, de fondateurs de systèmes, de constructeurs de programmes. Leur usure, plus profonde souvent que la nôtre, se traduit par une floraison de cénacles animés de leurs passions contradictoires et insatisfaites. Le nouveau « mal du siècle » a élu domicile chez les « 30-35 ans ». Ils n'en sont pas moins le trait d'union désigné entre nous et les hommes de l'après-guerre. Ne perdons pas de vue l'élite de cadres qui s'est constituée dans leurs rangs.

LES « 25-30 ANS »

Les « 25-30 ans » ont fait leur apparition sur la scène au moment où, déjà, le pays commençait à souffrir, à perdre son optimisme béat. Le mythe de la facilité, fille spontanée de la victoire, s'effaçait devant les premières leçons du bon sens méconnu. Le « Boche ne payait pas »; la folie des gains factices dégénérait en banqueroute. L'incapacité de la Chambre bleu-horizon introduisait le Cartel. Leur insuffisance, leur démagogie, combinées avec une bureaucratie sommeillante, amenaient presque simultanément Soltan Attrache aux portes de Damas, Abd-el-Krim aux portes de Fez, M. Briand à Thoiry, la livre au taux de 240 francs. Peu importe l'ordre suivant lequel ces faits se sont succédé : ils se commandent, s'expliquent, se relient les uns aux autres. Et, si le dernier finit par soulever le mécontentement général à cause de ses répercussions sensibles, immédiates, rapprochées, ce mécon-

tentement se traduit, non point en un sursaut massif, orienté, puissant comme celui du 6 février 1934, mais en une « manière d'émeute estivale » où « les manifestants, que la garde républicaine chargeait, s'égosillaient à crier... »

Clameurs bruyantes et vaines, réactions sans rythme ni profondeur; dès le lendemain, les hommes les plus opposés s'associaient non pas sous le signe de la conscience nationale, mais au sein d'une combinaison ministérielle. Les renoncements, les faiblesses reprenaient à une cadence accélérée; les professeurs d'intransigeance conservaient jalousement leurs portefeuilles et leur solidarité avec des collègues ennemis jusqu'au dernier souffle de leur majorité parlementaire.

Nos « 25 à 30 ans » ont été formés à l'école du scepticisme. A qui se confier parmi les dirigeants sans boussole, parmi les bavards sans caractère, parmi les velléitaires impuissants? Qui croire parmi ces hommes garantissant la violation de leurs principes, votant à l'inverse de leurs déclarations, donnant à leurs jérémiades privées le démenti de leurs alliances et de leurs actes d'hommes publics? Hymnes à la production, appels à la jouissance résonnaient encore à leurs oreilles lorsque déjà, sous leurs yeux, s'enflait le tourbillon des faillites, des humiliations, s'annonçait le chômage. C'est parmi les hommes de vingt-cinq à trente ans que nous trouvons les juges les plus sévères; ils forment et formeront, à la mesure de leur maturité croissante, de leur expérience confirmée, la phalange la plus homogène, la plus sage, la plus résolue. Comme nous, ils ne se paieront pas de mots. Comme nous, ils exigeront, dans la Cité, un ordre constructif, réaliste, vigoureux.

LES « MOINS DE 25 ANS »

Les « moins de 25 ans » commencèrent à voler de leurs propres ailes aux bords mêmes du précipice. Avec l'imminence de la catastrophe, les prodromes du réveil national se manifestaient. Dès le début de 1933, combien ai-je vu de leurs camarades qui venaient me dire : « Prenez-nous avec les Croix-de-Feu. Leur claire et honnête volonté nous attire. Leur sincérité exclusive des battages de foire et des mirages trompeurs nous rassure. » La nature ne fait pas de bonds; je ne voulais pas une « fantasia » de jeunes hommes pleins d'ardeur et mal organisés. Leurs cadres, que je préparais soigneusement depuis longtemps, ne devaient être prêts que dix mois plus tard. Ma notion du possible et de l'impossible m'interdisait d'aller plus vite. Pour janvier 1934, les Volontaires nationaux étaient lancés. Et avec quel succès!

Le foyer de générosité des « moins de 25 ans » ignore toute limite. Il serait criminel de les décevoir. Leur élan apporte aux vieux « Jeunes » professionnels un éclatant démenti. Point n'est besoin de leur expliquer ni la famille ni la patrie. Ils brûlent de les défendre. Quelqu'un s'inquiétait devant moi de l'attirance exercée sur un grand nombre d'entre eux par le marxisme, l'internationalisme, voire le « front commun ». On pourrait presque dire : « Qu'importe ! » Ils sont à l'âge du bouillonnement. Ils bouillonnent. Tant mieux! Leur hérédité, leur sens de l'ordre les ramènent vite à nous quand ils ont pris le contact de la vie. Le critère de notre impopularité dans le pays serait l'efflorescence, à la surface de notre mouvement, d'une jeunesse véhémente, instable, agitée. Notre succès repose en grande partie sur la fixation des cadets autour de leurs jeunes aînés déjà contenus par la pratique des vertus civiques et familiales. Les « moins de 25 ans » sont tout notre avenir. Leur belle vaillance trouvera chez nous le courage qui se connaît, qui sait durer, qui persiste jusqu'au bout. Elle trouvera dans nos rangs le culte et la pratique de la discipline. Or c'est justement une discipline que, par-dessus tout, les « moins de 25 ans » appellent.

Complétons cette vision subjective par trois visions de l'après-guerre. Qu'étaient à l'armistice les prétendus « Jeunes »? Que représentaient-ils en 1926? Que nous offrent-ils en 1934?

1918

Les « moins de 35 ans », au moment de l'armistice, c'étaient nous les Anciens Combattants des quinze dernières classes jetées dans la tourmente. Notre passé, notre pudeur même nous éloignaient des politiciens. Nous avons mesuré leur impuissance. Nous éprouvions à leur égard la même répulsion, à la fois méprisante et ironiquement admirative que, permissionnaires, nous éprouvions à l'égard des embusqués. Furtivement d'abord, puis avec une arrogance grandissante, les revenants de la Défaite gardèrent, consolidèrent leurs positions acquises depuis l'avant-guerre. Le retour des « Poilus » aurait pu être une émeute. Il n'a pas été une révolution; il n'a pas déclenché d'évolution. Ainsi l'avons-nous supporté. Nous avons gardé le silence. Nos aînés en ont tiré avantage. Nos cadres n'ont pas compris.

1926

En 1926, une autre occasion de conclure et d'agir se présenta. J'assistais personnellement, pendant ces mois difficiles, à la liquidation d'Abd-el-Krim. Traversant Paris à deux reprises, les opérations terminées, pour les accords franco-espagnols, j'eus l'occasion d'assister à une séance publique de la Chambre des députés — la seule que j'aie jamais vue. C'était une des nuits décisives. Rien ne saurait peindre mon dégoût devant cette tragédie burlesque. Il se dégageait de l'assemblée une atmosphère de médiocrité collective que je devais retrouver lors de ma récente comparution devant la Commission d'enquête. Tout se ramenait à des questions de personnes. J'avais comme voisins de tribune un groupe de garçons d'une vingtaine d'années : les mérites ou les défauts respectifs des différents leaders alimentaient seuls leurs discussions. Pour eux, tout conduisait à crier : « Vive celui-ci ou vive celui-là ! » Le reste leur apparaissait, visiblement, secondaire. Comme dans leurs meetings, comme dans leurs journaux, ils étaient cartellistes ou anticartellistes. Ils étaient pour, ils étaient contre l'une quelconque des épaves, baptisées chefs de parti. Aucune énergie créatrice, novatrice ne surgissait. M'objectera-t-on qu'un grand parlementaire, M. Poincaré, sut pourtant, par son expérience éminente, son labeur désintéressé, la confiance qu'il inspira, faire barrage devant la faillite? Sans doute, mais il était déjà discernable que ce serait seulement une accalmie. Les auteurs du mal qu'il avait endigué s'infiltrèrent sur sa route et trahirent ses intentions. Le rétablissement Poincaré ne fut qu'un ajournement.

Les « Jeunes » de 1926 furent les premières victimes. De mauvais, de médiocres bergers entraînent les plus actifs d'entre eux dans l'épuisante et désuète compétition des partis, ils entraînent les plus sceptiques vers un affairisme de mauvais aloi.

Car il restait alors, chez nos concitoyens, une réserve inattendue de croyance dans le régime parlementaire actuel, malgré sa déchéance. Il y restait aussi une réserve de fortune publique : inflation, dévaluation, spéculation l'absorbèrent, transformant l'engouement de l'époque pour les échanges internationaux en une véritable folie dévastatrice où sombrèrent les notions de culture, d'intelligence, de service public, d'honnêteté. Tel fut l'attristant usage fait de la jeunesse française après les heures troublantes de 1926.

En 1934, la situation est entièrement renversée. Les réserves de la fortune publique sont usées; la crise économique sévit, s'étend, s'aggrave. Les réserves de la confiance publique n'ont plus qu'une valeur négative, retardataire. Le Parlement, ayant dépassé la mesure, est déconsidéré. Débordant sur les pouvoirs, il leur a communiqué son état infectieux. Le peuple ne croit plus en ses représentants, même s'il accepte de les réélire. Et les générations d'après-guerre, dont le sang a retrouvé sa chaude circulation, veulent de la propriété, de la vie. En face d'elles, le conservatisme apeuré de M. Prudhomme et de M. Jourdain, l'inhumaine pédagogie de Karl Marx s'efforcent de précipiter les énergies jaillissantes vers le nouveau cul-de-sac de je ne sais quelles opérations électorales. Ce serait reculer pour mieux courir à l'abîme. Ce serait lancer la France dans les hasards mortels d'une révolution. Et au milieu de quelles conjonctures extérieures! Les hommes de l'après-guerre veulent, en 1934, une restauration de l'ordre; de l'ordre ils attendent une réadaptation de l'organisme national. Ils ont été trop souvent éprouvés pour se contenter de promesses. Edifiés sur le prix des improvisations, ils préfèrent à une aventure bruyante et bâclée l'effort d'un redressement rigoureux et soutenu.

Anciens Combattants, sachons voir leurs mains tendues; sachons entendre leur appel. Mais ne nous leurrions pas. Si nous ne leur apportons ni résolution, ni discipline, ils nous relégueraient aux accessoires. Ils auraient bien raison.

LES FORCES DE L'OPINION.

APATHIE DE L'OPINION?

On a pu écrire que l'immense majorité des Français ont supporté, durant de longues années, toutes les avanies et consenti tous les effacements. Telles sont les apparences.

L'opinion publique n'en porte pas la responsabilité. Il est trop facile de lui reprocher ses erreurs et son apathie. Elle devrait disposer de cadres, de conseillers, de guides, soit : des institutions, des gouvernements, des chefs. Nous venons d'étudier les hommes nous avons jugé l'état de nos institutions; l'insuffisance et les défaillances gouvernementales nous sont apparues. Reste à porter nos regards sur les forces internes d'opinion et sur l'usage qui en a été fait; ceci non pour l'âpre plaisir de critiquer, mais afin de discerner les causes du mal et d'y porter remède.

Les erreurs commises ont été générales. Nulle allusion particulière ne sera donc utile; nulle animadversion personnelle n'inspirera mon exposé. L'observation impartiale des événements a, seule, inspiré ce qui va suivre. Les lecteurs trouveront, chacun, des souvenirs personnels à l'appui de mes dires.

LES CAUSES

Malgré une incomparable réserve de générosité et d'enthousiasmes, malgré une capacité de résistance mille fois démontrée, l'opinion française n'a pas donné son rendement. Il serait trop facile d'instituer une discussion d'idées. Les erreurs théoriques n'ont produit que des cas d'espèce.

Les fautes commises furent d'une essence supérieure : c'est dans l'ordre moral et spirituel qu'il convient de les chercher.

Je déclare hautement que ces fautes s'appellent : manque de respect à l'égard des hommes. Démagogie. Confusion entre les buts et les moyens. Electoralisme. Bavardage et snobisme. Absence d'organisation.

MANQUE DE RESPECT

Cacher par principe à ses compatriotes les vérités désagréables, promettre l'impossible, exagérer les résultats atteints, minimiser les difficultés immédiates ou prochaines, tels sont, tels ont été les manques de respect commis à l'égard du peuple de France. Combien de fois lui a-t-on annoncé des changements qu'il espère encore? Combien de fois l'a-t-on lancé dans des entreprises? Combien de fois l'a-t-on grisé avec des programmes auxquels leurs auteurs ne croyaient même pas? Survivance du « bourrage de crânes » qui nous annonça si souvent des attaques « l'arme à la bretelle ». Procédé de suffrage universel, dira-t-on. Exactement. Ce procédé appliqué à une masse électorale peut n'engager qu'une législature. Appliqué à des collectivités permanentes, il épuise, détruit, affole et tue leurs forces vives.

Or un facteur s'est imposé, chaque jour développé depuis 1918 : le facteur groupement. Des hommes se réunissent en associations diverses, afin d'agir de concert; leur nombre et la manifestation de leur nombre jouèrent un rôle plus fréquent, plus intense à mesure que s'aggravaient les problèmes intérieurs et extérieurs. Des forces de cette nature sont capables d'impulsions vigoureuses et spontanées; l'instantanéité de leurs vibrations les rend infiniment délicates à manier. Si elles se disloquent, elles entraînent, dans leur destruction et par leur destruction, d'irréparables dégâts dans toute l'aire de leur activité.

Ces groupements, dont la fonction devrait être déterminante devant la carence actuelle des institutions, ont été maintes fois détournés de leur objet, dépouillés de leur énergie. On les a le plus souvent dirigés comme on dirige les séances tapageuses des périodes électorales. Celles-ci ne trompent point leurs membres sur la nature éphémère de leurs destins; personne n'y entretient d'illusions sur les protagonistes; chacun y apprête, non sans un certain cynisme, la liste des sollicitations et recommandations réservée à l'élu. Les foules du scrutin se mobilisent derrière des ambitions individuelles et pour des revendications individuelles. Les groupements d'idées se forment en vue du service public. On a méconnu cette distinction fondamentale. On en a usé avec ceux-ci comme avec celles-là. « Je me moque de vous déplaire aujourd'hui si c'est conforme à l'intérêt général. Je demande à vos chefs de vous respecter suffisamment pour faire appel à votre seul esprit de devoir; je veux qu'ils ne doutent jamais que vous les comprendrez. » A l'occasion d'un sacrifice exemplaire demandé à mes camarades j'ai eu l'honneur de m'exprimer ainsi, en novembre 1933, devant dix mille personnes d'abord étonnées, immédiatement compréhensives et enthousiastes. A la sortie, un parlementaire qui, dans l'assistance, avait vu l'effet produit, ne me cachait pas sa surprise. « Une franchise aussi cornélienne vous coûterait cher à la veille des scrutins », me disait-il. L'opinion appelle des conducteurs d'hommes et non des candidats. Elle veut qu'on l'enseigne et non point qu'on la flatte. Elle attend qu'on la serve et non qu'on la quémande.

DÉMAGOGIE

Le temps n'est pas loin des folles enchères autour de ces maigres aumônes par lesquelles on neutralisa si bien les Anciens Combattants. Les gouvernements successifs et contradictoires qui se relayèrent dans l'impuissance majoritaire et l'opposition destructrice, au gré du balancier électoral, se disputèrent farouchement cet assaut de démagogie. Et lorsque, les premiers, les Croix-de-Feu affirmèrent le principe de la participation intégrale du pays au relèvement de la trésorerie, quel anathème de toutes parts! Les « grandes Associations » ne réclamaient-elles pas, à la même heure, plusieurs millions de crédits pour une excursion vers l'Amérique?

Mes meilleurs amis me suppliaient de ne point recommander à nos camarades ces restrictions, dont ils reconnaissaient cependant la nécessité. « Vous savez bien que je subordonne ces sacrifices des Anciens Combattants à une amputation préliminaire, au moins égale, imposée à toutes les autres parties prenantes du budget, hormis la Défense nationale », leur répliquai-je. « Vous avez cent fois raison. Seulement, taisez-vous sur ce sujet, au nom du Ciel. Demandez ce que vous voudrez à nos camarades et ils vous suivront; excepté un sou, même éventuel. Sinon vous serez abandonné de tous. » Quelle erreur! Avant même que les événements nous aient donné raison, avant que les autres Associations aient adopté notre attitude, les Croix-de-Feu, et, en tête, ceux des quartiers populaires n'avaient unanimement compris, approuvé, encouragé. Nous leur devons tout notre ascendant sur les hommes de l'après-guerre. Nous leur devons le succès unique des Volontaires nationaux. Qu'ils soient ici remerciés avec émotion, avec déférence!

Au cours des dernières semaines de 1933, un homme fort respectable et sympathique me téléphona à plusieurs reprises. Il avait la responsabilité de quelques centaines de citoyens; ceux-ci réclamaient un mot d'ordre en prévision des troubles imminents; il me demandait conseil. Je lui répondis, définissant la ligne de conduite dont nos interventions des 5 et 6 février furent l'aboutissement logique. « Vous avez raison, me rétorqua cet homme de bien, et je vois exactement comme vous. Mais si je ne lâche pas la bride à ces jeunes gens, ils me quitteront. » Démagogie inconsciente mais combien dangereuse. Le chef a reçu mission de diriger. Il a obtenu la confiance et l'affection des siens. Il a l'autorité; son poste le situe à distance des incidents de détail; il possède la vision globale des choses, la notion exacte du but. Et, chef, il renonce à guider, il se contente de suivre. Il préfère l'abandon de sa charge à l'éventualité de quelques dissidences. Comme si l'abandon, l'ingratitude, l'impopularité n'étaient pas préférables à la plus légère faiblesse dans l'exercice d'une responsabilité reçue. L'oubli de pareils préceptes explique à lui seul toutes les déroutes. Il ne s'agit dans les circonstances actuelles ni de se faire acclamer ni de se faire conspuer. A partir du moment où l'on entraîne un seul homme derrière soi, on lui doit de le diriger conformément à son mandat. S'il déchire ce mandat, alors, alors seulement, on redevient libre; on est rendu à sa propre individualité. Quand l'intérêt de la Cité se trouve en jeu, les individus ne comptent pas : ils s'effacent. Les chefs de groupement doivent s'imposer, non dans la popularité, fille de la démagogie, mais par leur personnalité agissante et responsable.

LES BUTS. LES MOYENS

L'immense respect dont le mouvement Croix-de-Feu est entouré nous a valu de précieuses attaques de nos adversaires. Il a suscité aussi, chez ceux qui se croient soit à notre droite, soit à notre gauche, une sorte d'esprit de concurrence. Je démontrerai plus loin à quel point cet esprit et cette crainte sont infondés. Toute méthode porte en elle sa justification, ses avantages, ses faiblesses. Quant à la mienne, un souci tenace la domine : ne jamais confondre agitation avec action, procédé avec principe, moyen avec but. Expliquer notre ligne de conduite et mettre nos camarades en garde contre ce que je juge inopportun n'est pas attenter à la pensée ni au libre arbitre du voisin. Il suffit de se reporter aux nombreux articles que j'ai donnés à notre feuille mensuelle, *Le Flambeau*, pour constater ma préoccupation de rendre justice aux efforts des hommes de bonne volonté. Je me suis toujours refusé à engager les Croix-de-Feu dans des manifestations bruyantes, dépourvues d'objet, immédiat et précis. Que de telles manifestations puissent avoir leur intérêt, je ne le conteste pas. Elles créent une atmosphère; elles contribuent à alerter, à entraîner les

uns, à intimider les autres. J'ai, pour n'y point associer les Croix-de-Feu et Volontaires nationaux, des raisons primordiales tenant à leur nature et j'en ai déjà rappelé les raisons. Il convient de ne pas oublier que pendant toute la durée de janvier 1934 nos camarades assurèrent sans répit des missions délicates, le plus souvent périlleuses, quotidiennes par surcroît. Je savais à quel point il est difficile de doser l'élan d'une force privée. Je savais l'incompatibilité entre la dispersion, la nervosité de l'effort, d'une part, sa capacité de cohésion et de persistance d'autre part : et je tenais cette capacité pour la condition unique d'avantages durables. Notre intervention ne pouvait être que capitale; pour donner son plein effet, elle interdisait le tumulte préalable. Chacun, en ces jours difficiles, a fait de son mieux dans la limite de ses ressources matérielles et morales. L'action massive, exacte et disciplinée aux points essentiels ne pouvait être réussie que par nos cohortes organisées. Ceci ne diminue les mérites de personne.

Mais la question est plus haute. On ne saurait trop s'élever contre la confusion fréquente entre le secondaire et le principal. Une semblable confusion fausse le jugement des hommes, les habitue à se contenter des apparences du succès ou de leurs préambules. L'agitation en soi se classe vers la rubrique des coups de main inopérants par lesquels, jadis, on « grignotait » l'ennemi. On dirait d'un moteur sans cesse en prise directe ou d'une troupe constamment alertée. Ainsi s'épuisent les ardeurs, s'exclut leur emploi aux fins supérieures, se détruit leur rendement. Ainsi se produit l'éparpillement fatal, se réalise l'introduction d'éléments étrangers et provocateurs. Ainsi les chefs sans courage civique ni caractère peuvent-ils arguer de leur impuissance et diluer leurs responsabilités. L'agitation abusive et mal dosée explique la déchéance de nos institutions, la corruption politicienne, le gaspillage de tant de générosité depuis 1918. Pour revenir aux 5 et 6 février 1934, j'y trouve la récompense de notre réaction contre cette erreur : triomphe de notre volonté, réussite de nos interventions sans événements dramatiques ni pertes mortelles, soit dans les rangs des Croix-de-Feu et des Volontaires nationaux, soit dans les rangs du service d'ordre placé sur leur route. Nos adhérents ont bénéficié de la surprise, et leur discipline les a protégés contre les infiltrations louches; dans les secteurs de notre choix, où nous opérions seuls, nous avons déjoué sans peine les provocations d'un gouvernement factieux.

L'agitation est négative. Elle peut être un expédient, jamais une méthode. Sa place est à l'antichambre des événements.

L'ÉLECTORALISME

Dussé-je être accusé de néologie et accusé d'idée fixe, je ne cesserai d'incriminer l'électoralisme. J'entends par là une déformation trop répandue, qui voit dans les verdicts du suffrage universel ou restreint un but supérieur. De « bonnes élections » sont prêchées comme le salut; un siège électoral est désiré comme le rêve, l'espoir secret, le tremplin vers les grandeurs. Le mot « électoralisme » reviendra ici comme un « leitmotiv ». L'état d'esprit auquel il correspond explique l'improductivité de nos temps médiocres. Les gestes qu'il inspire augmentent la masse des énergies perdues, multiplient les faux chefs; ils activent la décomposition de l'opinion et précipitent sa chute vers le scepticisme. Agitation, tartuferie, exploitation électorale des générosités individuelles y trouvent leur compte. On attire autour de soi quelques centaines ou milliers d'hommes aux idées généreuses; on leur demande ce véritable héroïsme quotidien que représente, pour un citoyen modeste, la réponse courageuse à des appels incessants, parfois éloignés, souvent périlleux. On les exalte par la pensée qu'ils

travaillent pour le bien général, sans nulle arrière-pensée particulière. Au même moment, on se livre déjà au calcul sournois des bulletins à ramasser le jour venu; on se penche clandestinement sur la « carte électorale », on prévoit la circonscription où, le plus tôt possible, quelques « amis » viendront vous supplier de « sacrifier votre liberté ». Le siège municipal, législatif obtenu, la trahison commencera, involontaire ou préméditée, à la demande et à la mesure des combinaisons de partis, des arrivismes personnels. L'électoralisme est devenu pour beaucoup une manière de religion laïque, un couronnement de carrière, une lampe d'Aladin, un abri contre la crise, un gagne-pain, un hochet de la vanité. Ses basses machinations ont pris le nom de technique, ses disputes vulgaires, ses luttes avilissantes ont emprunté la noble terminologie de nos combats. Ses résultats, loin d'être tenus pour les conséquences de la moralité ou de l'immoralité, de la conscience ou de l'inconscience publiques sont présentés, attendus comme l'instrument suprême quasi sacré de la vertu civique. Plus que jamais, confusion entre le but et les moyens; explication, justification, célébration de cette décadence collective où la France de 1934 semble attirée comme vers un précipice.

DÉFAUT D'ORGANISATION

Quelques mots sur le défaut de l'organisation des forces de l'opinion. Dans un pays aussi individualiste que le nôtre, ces forces sont morcelées en une série d'éléments distincts; chacun d'entre eux possède sa doctrine et son recrutement propres. Ce particularisme n'est pas synonyme de personnalité ni d'homogénéité. De pareils résultats exigent une besogne ardue, d'autant plus inlassable et précise que les conditions d'existence des participants sont plus hétérogènes.

Comment la démagogie, la confusion entre buts et moyens, l'électoralisme, le bavardage, le snobisme se seraient-ils prêtés à un labeur aussi ingrat? Comment l'aveulement des caractères, la recherche du geste à effet se seraient-ils accommodés d'un ouvrage de si longue haleine et de pareille abnégation? Car l'organisation appelle et complète l'autorité du chef; elle exige son recul, faute duquel nul plan d'ensemble ne pourrait être exécuté; elle concentre sur lui les responsabilités présentes et futures. Tout groupement possède ses statuts et ses règlements : quels sont ceux où l'on ne s'est pas contenté d'une discipline superficielle?

L'examen d'un type d'organisation ne trouverait point de place ici : on peut en concevoir à l'infini. Les réalisations pratiques seules sont intéressantes. Pour ne parler que des ennemis de notre civilisation, on ne peut expliquer, sinon par une paralysie fonctionnelle, cette incapacité où se trouve le « Front commun » de convoquer ses adhérents, de leur transmettre ses consignes, ses dispositifs d'alerte en dehors de sa presse et de ses affichages. Problème insoluble par des méthodes plus discrètes. Pauvres, dépourvus de feuilles quotidiennes, les Croix-de-Feu et Volontaires nationaux l'ont brillamment résolu. Grâce à la conviction ardente et ordonnée qui les caractérise, il est vrai. Au prix d'une besogne astreignante, fastidieuse, ne le laissons pas oublier. Mais quelle récompense! Maximum de résultats, minimum de sacrifices dans le minimum de temps. Les forces de l'opinion n'ont pas été vraiment ordonnées et tenues en main; elles n'ont pas été tenues aptes à intervenir : de façon calme, cohérente, massive; on y a trop recherché le communiqué, considéré le chiffre des pertes et des arrestations comme un critère. J'ose dire que les Croix-de-Feu ont échappé à ces erreurs. En février 1934, ils n'avaient que six ans d'existence et ont remporté le succès que l'on connaît.

Si les forces de l'opinion avaient, depuis tant d'années, sacrifié les apparences et la publicité à un réel souci du rendement organisé, l'équilibre et la santé seraient rétablis en France.

J'espère avoir mis en évidence, au long de ces pages, la triste

explication de notre après-guerre inféconde. On me permettra de concrétiser ma pensée par trois exemples vécus.

Nos institutions et leurs hommes. La scène est à Rabat, en 1926, après la « Conférence d'Oudjda », dont l'heureux échec permit d'éviter de nouveaux soulèvements et d'obtenir sans bataille la nouvelle la soumission d'Abd-el-Krim. Un déjeuner officiel réunit les membres français de cette soi-disant rencontre diplomatique. Chef du 2^e Bureau des Troupes du Maroc, j'assiste à ces agapes. Placé à la gauche d'un vieux politicien chevronné, j'entends celui-ci raconter sa longue carrière d'homme d'Etat. Et voici l'un de ses souvenirs les plus poignants : « Je suis ministre de l'Intérieur. Des grèves extrêmement violentes se déroulent à X... D'heure en heure, on me téléphone les incidents successifs. Ils s'aggravent. Peut-être vais-je avoir, sous ma responsabilité à autoriser l'ouverture du feu par le service d'ordre. Vous vous rendez compte de mon angoisse... » Naïvement, j'interromps mon voisin et je commence à lui dire : « La perspective de faire tirer les Français les uns sur les autres est en effet la plus horrible qui soit... » Mais le politicien, poursuivant sans même m'entendre : « Ma carrière politique était à jamais compromise. »

— *Nos forces d'opinion et leurs chefs.* Du 4 février après-midi au 5 février dans la soirée, plus de quarante appels téléphoniques étaient adressés chez moi, chez mes intimes, par lesquels on leur demandait sans la moindre périphrase où j'étais, ce que je comptais faire, où on pourrait me trouver. Sur les appareils divers, dans les « centraux », au « régional », la coupure presque toujours maladroite de la table d'écoute ponctuait ces questions nerveuses. Invariablement, les miens me disaient à Marseille, suivant les instructions que, de Paris, je leur avais fait tenir. Et les partenaires téléphoniques se disaient « atterrés », demandaient qu'on me suppliât de revenir, racontaient leurs intentions, celles de leurs groupements...

Manie de parler, fanfaronnade, héroïsme d'opérette, romantisme de salon et de cafés, agitation dans le vide. C'est ainsi qu'on risque inutilement les existences dont on est comptable. C'est ainsi que les plus beaux élans se terminent dans l'échec et l'inutilité.

Les 4 et 5 février, aucune demande téléphonique ne m'est ni directement ni indirectement parvenue d'aucun de mes collaborateurs Croix-de-Feu ou Volontaires nationaux : dans la totale communion de nos cœurs, dans une complète identité de vues, ils restaient silencieux, sages et résolus.

— *L'électoratisme.* Au nombre des nouveaux « amis » qui, depuis un semestre, ont bien voulu me demander rendez-vous « pour une importante conversation », plusieurs se sont présentés dont, à quelques détails près, la visite peut se résumer par le monologue suivant. Premier acte : mon hôte s'élève contre le parlementarisme, détaille ses méfaits, vilipende « les députés ». Troisième acte : mon hôte me demande ce que pourrait faire le mouvement Croix-de-Feu en cas de prochaines élections. Il développe une ou plusieurs hypothèses, et me fournit des précisions sur certaines circonscriptions qu'il connaît bien. Quatrième acte : frappé d'une inspiration subite à laquelle mon silence quasi hermétique mais très souriant laisse une entière spontanéité, mon hôte suggère d'établir à tout hasard une liste des Croix-de-Feu ou Volontaires nationaux susceptibles de faire acte de candidat. Négligemment il mentionne, à titre d'exemple, qu'à lui-même des « amis » bien placés avaient « figurez-vous » offert une circonscription. Et mes visiteurs portaient, croyant sans doute avoir planté un jalon...

Je dédie à mes lecteurs ces trois anecdotes en forme de paraboles. Pour employer le jargon typographique, elles seraient le « cul-de-lampe » de ces chapitres consacrés aux médiocrités d'après-guerre.

Colonel DE LA ROCQUE,
Président des Croix-de-Feu.

M. Loisy, apologiste

Un livre de M. Loisy réserve toujours quelque surprise. Ce fut, dans sa *Naissance du christianisme* (1), de lui voir défendre, avec beaucoup de talent, une thèse d'apologiste : « Le sens d'humanité qui, à partir de l'Evangile, s'est développé dans le christianisme a porté l'Eglise catholique au premier plan de l'histoire (p. 442). »

Il est bien entendu que la thèse a son revers, et que, n'en voulant regarder que le beau côté, nous méconnaissions l'idée profonde qui mène « l'apologiste ». Nous le confessons sans peine. Nous savons que M. Loisy, comme par définition, est la négation même de la vérité du christianisme. Il n'empêche que nous avons le droit de nous servir des armes qu'il nous fournit. Tout ce qui montre la valeur de vie du christianisme incline à la certitude de sa vérité.

Je vais suivre, à peu près sans commentaires, l'exposé de l'apologie.

* * *

Du jour où le christianisme fut persécuté, les bons esprits auraient pu s'apercevoir qu'il tenait le bon bout. Un jour ou l'autre, il faudrait choisir entre deux synthèses de vie : celle du paganisme et de l'empire romain, et la sienne. La sienne possédait, dès l'abord, toutes les qualités qui devaient assurer la victoire.

On reprochait aux chrétiens le crime de « haïr » le genre humain. Mais « le genre humain » se confondait avec l'empire, et avec une civilisation finie, contaminée jusqu'aux moelles ; avec une civilisation qui culminait dans le culte aveugle d'un homme, l'empereur. Comme souvent, la liberté et la pensée avaient perdu confiance en elles-mêmes ; la faiblesse de tous avait poussé l'orgueil d'un seul, et l'immoralité commune s'était divinisée dans celle d'un Tibère, d'un Caligula ou d'un Néron. « L'empereur, le Génie de l'empereur vivant, la personne impériale, était, pratiquement, le grand dieu qui présidait à l'équilibre du monde (p. 232). »

C'est à cela qu'avaient abouti les admirables efforts que les philosophes, depuis Héraclite et Socrate, avaient faits pour libérer la conscience humaine. La grande entreprise avait échoué ; jamais l'humanité n'avait été si veule et si cruelle.

Cependant, quand l'empire romain persécutait les chrétiens, il avait un semblant d'excuse. Il se défendait. Il était l'ordre établi, et il sentait confusément, ou il voyait clairement, — quand les persécuteurs étaient de taille, et de grands politiques, — que le christianisme sapait la civilisation existante.

C'était un préjugé de croire que l'ordre établi était le meilleur, et de condamner, sans les entendre, des gens qui, au fond, n'étaient pas des révolutionnaires. « Marc-Aurèle, écrit M. Loisy, après Trajan, après Hadrien, après Antonin, n'a pas cessé de considérer le christianisme comme un fléau et une peste, une secte absurde et rebelle, quand bien même ses membres seraient, en général, innocents des infamies dont le vulgaire les chargeait. Ces hommes intelligents et modérés n'ont jamais discuté avec eux-mêmes les postulats ou les préjugés sur lesquels se fondait leur opinion. Ce qu'ils ont pensé voir assez clairement, c'est que le christianisme était en contradiction avec les principes sur lesquels reposait ou semblait reposer l'établissement romain. Mais ces principes n'auraient-ils pas été susceptibles d'élargissement, d'amélioration ? Le christianisme était-il encore le même qu'au temps de Néron, avant l'explosion de la guerre juive ? N'avait-il pas, depuis la fin du I^{er} siècle, pris une attitude de respect envers l'autorité impériale ? D'où venaient donc ces succès

(1) Paris, E. Nourry, 1933.

croissants de la nouvelle religion? N'était-ce pas, en grande partie, de l'insuffisance des autres? Et si le christianisme attirait à lui tant de déshérités, aussi tant d'âmes inquiètes, n'était-ce pas parce qu'il y avait dans la société romaine vraiment trop de déshérités, dans les doctrines courantes de la religion officielle et de la philosophie trop d'incertitudes, ou trop de dureté, ou quelque indigence morale (p. 271)?»

On n'a pas le droit d'agir, — d'une action qui marque à ce point dans la marche du monde, — pour des préjugés, ou pour une synthèse rationnelle aussi élémentairement fautive que l'était celle du pouvoir divin d'un empereur.

La raison savante et aristocratique, dira-t-on, mettait le christianisme hors la loi. « Ajoutons, continue M. Loisy, que, même au point de vue de l'intelligence et de la raison, le christianisme d'un Justin, d'un Méliton, d'un Irénée n'était pas quelque chose de si méprisable. Était-il bien inférieur à la philosophie d'un Plutarque ou d'un Celse, voire d'un Marc-Aurèle?... Le bon Justin n'avait pas tort de présenter le christianisme comme une grande philosophie; et cette philosophie, alors encore bégayante mais pleine de vie et agissante, avait pour elle l'avenir (p. 273). »

* * *

Et de quoi était faite la supériorité du christianisme?

Nous ne devons pas demander à M. Loisy d'y reconnaître le doigt de Dieu. Il est vrai, à côté de celle-là, toutes les autres grandeurs sont chétives. Relevons-les cependant.

Les chrétiens avaient pour eux l'innocence de leur vie. Les calomnies des païens s'avéraient ridicules devant toute enquête sérieuse. Pline le Jeune le reconnaît dans une lettre à Trajan. Légat en Bithynie en 111-112 ou 112-113, Pline s'était vu en face de nombreuses dénonciations pour crime de christianisme. Il a voulu savoir à qui il avait affaire. Beaucoup d'accusés qui avaient consenti à renier leur religion n'avouèrent jamais un seul crime : « Ils déclaraient hautement qu'ils n'avaient jamais commis d'autre faute ou erreur que de se réunir habituellement à jour fixe, avant l'aurore, pour dire ensemble un chant au Christ comme à un Dieu, et que le serment qu'ils avaient prêté ne les engageait à aucun crime, mais à ne pas commettre vols, brigandages, adultères, abus de confiance, reniement du dépôt reçu; ils se retrouvaient ensuite pour prendre un repas commun, mais innocent (p. 246). »

Surtout, les chrétiens avaient conscience de posséder « une vie », une source inépuisable d'activité qui rendrait les hommes meilleurs : « Un bon sens était né, plus séduisant que celui d'une raison savante et aristocratique, le sens commun de l'égalité chrétienne; et une vertu moins âpre que celle des stoïciens, la pratique de la fraternité évangélique. Les brouilleries de sectes n'empêchaient pas les communautés chrétiennes, dans la grande Église, de former des blocs assez compacts où régnait la plus étroite solidarité. On s'en apercevait bien dans les cas de procès chrétiens. C'était à qui s'empresserait autour des accusés, au risque de partager leur sort. Après l'exécution, des chrétiens étaient encore là pour recueillir les dépouilles des martyrs et leur donner une sépulture honorable. La bienfaisance était largement pratiquée, organisée. Déjà les grandes communautés, comme celle de Rome, avaient une caisse, régulièrement et abondamment pourvue, qui subvenait aux besoins des pauvres (p. 272). »

* * *

Les préjugés sont tenaces. Ils sont capables de voiler les meilleures raisons. Mais là où la discussion est souvent impuissante, une pitié irraisonnée, subite, nous fait comprendre toute la perversion d'un préjugé. Les empereurs et les tyranneaux du paga-

nisme se sont vu proposer cette grâce dans la cruauté des persécutions. Ils sont inexcusables de n'avoir pas reculé d'horreur, à ce moment-là, devant les tortures raffinées et les souffrances des chrétiens. Le paganisme fut *sans pitié*.

M. Loisy nous a fait relire une des pages les plus poignantes de nos annales chrétiennes. En 177, un mouvement populaire fit arrêter à Lyon et à Vienne en Gaule un bon nombre de chrétiens. On se saisit également d'esclaves païens de maîtres chrétiens, et ces esclaves imputèrent aux chrétiens les crimes habituels : « repas de Thyeste, incestes d'Œdipe », et le reste. Le légat voulut obtenir des aveux par la torture. Maturus, Attale, Sanctus et une jeune esclave chrétienne, Blandine, opposèrent un courage indomptable. Blandine, torturée pendant une longue journée, répétait inlassablement : « Chrétienne je suis, et chez nous rien de mauvais ne se passe. »

Les chrétiens furent condamnés aux bêtes ou à la décapitation. « On les soumit à des tortures variées; Alexandre, absorbé en Dieu, mourut sans avoir dit un seul mot; Attale, rôtissant sur la chaise de fer rougie, disait à la foule qui s'éjouissait à l'odeur de cette grillade : « Voilà ce qui s'appelle manger de l'homme, et c'est affaire à vous. Nous autres n'en mangeons pas et ne faisons aucun mal. » Blandine avait été réservée pour le dernier jour, avec un garçon de quinze ans, appelé Ponticus. Il y eut une foule assez dépourvue de sens humain pour s'intéresser furieusement au supplice de ces deux enfants. Ils furent héroïques. Blandine, comme une grande sœur, encourageant Ponticus au milieu de leurs communs tourments. Ponticus expira le premier. On eût dit que Blandine était impossible à tuer. Après les fouets, après les fauves, après le gril, on l'exposa dans un filet à un taureau qui la projeta longtemps de tous côtés. Elle mourut enfin. Comme si la rage des hommes était plus difficile à assouvir que celle des fauves, on envia aux chrétiens survivants les restes des martyrs. On jeta aux chiens, mais sous surveillance, les cadavres de ceux qui étaient morts en prison; on surveilla de même les débris de ceux qui étaient morts dans l'amphithéâtre; au bout de six jours, on ramassa tout et on brûla, — on brûlait pour qu'il ne restât que des cendres; — et puis on jeta les cendres dans le Rhône, qui était tout près, pour qu'il n'en restât rien. « Qu'ils ressuscitent maintenant », disaient en riant ceux qui avaient ordonné et ceux qui exécutaient cette belle opération (p. 270). »

C'était Marc-Aurèle, « le saint empereur », qui, consulté par le légat provincial, avait ordonné d'aller jusqu'au bout et d'exécuter les chrétiens entêtés. Cette page, qui n'est pas unique dans l'histoire des persécutions, est, écrit M. Loisy, « accablante pour la mémoire de Marc-Aurèle, si grande que l'on fasse et que soit par ailleurs cette mémoire. Marc-Aurèle a maintenu, par raison d'Etat, la jurisprudence énoncée dans le rescrit de Trajan, qui, pour cette même raison, l'avait sanctionnée. Mais n'aurait-il pas pu, lui, l'empereur philosophe, le sage des sages, le plus humain des hommes de son temps, voir les faits comme les avait vus Pline quelque soixante ans auparavant, soupçonner ce qu'il y avait aussi d'humanité dans le christianisme, et décommander d'odieux et inutiles massacres? Devant la postérité, Blandine et Ponticus l'accusent, triomphants. Les innocentes victimes d'une législation brutale ont vaincu cette haute raison. Cette haute raison s'est trouvée trop étroite et imprévoyante, emprisonnée dans ce qui était le sens commun des gens éclairés de ce temps-là (p. 271). »

* * *

La cruauté des uns, le calme courage des autres a jugé les deux causes. M. Loisy conclura : « Ce triomphe de la foi est, au point de vue de la conscience religieuse et morale, une mer-

veille humaine, une création de vie, une œuvre de progrès humain. »

Nous ajouterons : une œuvre de Dieu dans le monde.

LUCIEN CERFAUX,
Professeur à l'Université de Louvain.

“Folle qui s'ennuie...” de Robert Vivier

— Prix Albert —

Folle qui s'ennuie, le roman pour lequel M. Robert Vivier vient d'obtenir le prix Albert, est une œuvre « populiste », mais au sens où par exemple Dickens, Manzoni et Alphonse Daudet sont populistes. Disons simplement que la réalité de tous les jours y est abordée avec un parti pris d'amitié; avec le désir de découvrir des indices de richesse morale et des sources d'émotion humaine jusque sous les plus petits détails de la vie quotidienne; avec un besoin constant de s'attendrir et de compatir. Par un biais, cette attitude littéraire se rattache au pur classicisme, puisqu'il s'agit de retrouver dans les plus humbles échantillons d'humanité la figure de l'homme éternel. Par un autre biais, au socialisme à la George Sand, puisqu'il s'agit aussi de communier dans les mêmes grandeurs, les mêmes faiblesses et les mêmes vicissitudes avec les plus obscurs de nos frères. Ces tendances s'accompagnent d'ordinaire d'un goût très vif pour les destinées manquées, les échecs, les aspirations vaines, les médiocrités inquiètes, comme si l'affection du narrateur pour ses propres personnages avait besoin, pour s'épancher librement, d'une bonne raison de les plaindre.

Il est curieux de constater que la plupart des romanciers actuels imaginent des sujets où ils peuvent traiter leurs héros de haut en bas. Par une précaution supplémentaire, il est même très rare qu'ils leur imposent un sort désastreux, donc grandiose, marqué par l'acharnement du destin, comme le faisaient si volontiers Balzac ou Dostoïevski. On dirait que le point de départ d'un récit moderne doit être placé de préférence au moment où le conteur ne peut plus redouter aucune surprise de la part de ses créatures; sachant qu'ils n'auront jamais ni très grands bonheurs, ni très grands malheurs, — auxquels un supplément d'invention et d'autorité devrait nécessairement correspondre, — il peut leur accorder sans arrière-pensée les trésors de son attention. Il y a quelque chose de secrètement ombrageux dans les rapports d'un romancier populiste avec ses personnages. Comparez à cet état d'esprit, qu'on donnerait difficilement pour le marque d'un puissant tempérament, la façon dont Balzac traite ses héros les plus modestes, un Pons ou un Birotteau, lesquels finissent toujours par dépasser leur propre donnée, par « crever le plafond »... Mais d'un autre côté il faut accorder que la conception de la destinée est plus exacte du côté des narrateurs timorés, et que leur théorie de la vie ratée et du « rien n'arrive à personne » correspond plus fidèlement qu'aucune autre à ce que révèle l'observation.

Chez presque tous les hommes, l'équilibre de l'existence ne s'établit tout à fait, vers trente-cinq ans, qu'après l'échec des tentatives qu'ils ont menées pour s'évader de leur moyenne. Pour la plupart d'entre nous, la maturité n'est qu'un constat de médiocrité. Etant entendu qu'il y a deux sortes d'êtres — les ordinaires et les exceptionnels, ou, si vous préférez, les hommes normaux et les monstres — il n'en est guère qui ne caressent un certain temps

l'espoir d'appartenir à la deuxième espèce, jusqu'au jour où ils se résignent à n'être que de la première. La règle humaine consiste donc à être un beau jour déçu par soi-même, soit avec désespoir, soit avec mélancolie, soit avec amertume, soit même avec soulagement. Le sujet du populisme se confondra le plus souvent avec cette pitoyable aventure, et c'est pourquoi le populisme est presque toujours triste, et c'est pourquoi cependant il est presque toujours paisible et résigné. Un échec que l'on partage avec l'immense majorité de ses semblables n'est tout de même pas si grave : ainsi sentent ces mécréants singuliers qui se rassurent à l'idée qu'il y aura beaucoup de monde en enfer.

* * *

Folle qui s'ennuie raconte donc l'histoire d'une tentative infructueuse, laquelle aboutit à une catastrophe — fort modérée — et « la vie reprend comme avant ». Non tout à fait comme avant : Antonia, l'héroïne de M. Vivier, pouvait nourrir jusqu'à sa déconvenue certaines illusions sur ce qu'elle vaut, sur ce qu'elle est; dorénavant, ce n'est plus possible. Les faits et les circonstances, qui n'avaient été longtemps à ses yeux que le décor provisoire de son destin, le masque d'un autre univers où la jeune femme déboucherait un jour et deviendrait pleinement elle-même, se sont révélés soudain aussi solides que définitifs. Et sans doute l'inquiétude d'Antonia, son rêve d'une vie plus riche et plus variée, ses pressentiments d'une humanité supérieure s'évanouiront-ils dès lors comme les ailes de l'insecte métamorphosé.

Terrible avatar (quand on y songe), lequel est autre chose encore : l'effet des contraintes sociales, disposées pour conformer les individus aux nécessités générales de l'espèce, lesquelles comportent l'infirmité de l'esprit. C'est quand Antonia était fiancée, et qu'elle baignait dans un air romanesque, traversé de pensées rapides et de sensations vives, que sans conteste elle « valait » le plus, en tant qu'individu. Mais cette forme de sensibilité, excellente pour constituer un couple, ne convenait plus du tout pour animer son évolution. La vague à l'âme des jeunes personnes, leurs illuminations d'art, leurs délicatesses, tout de même que l'affinement passager des jeunes hommes et leur curiosité élégante de la vingtième année ne sont, de ce point de vue, que de fallacieux prestiges destinés à faciliter leur entrée dans la vie sociale. Couleurs brillantes, qualités exquis qu'ils perdent, les uns et les autres, aussitôt qu'elles deviennent inutiles, et même dangereuses pour la collectivité.

Ce phénomène ne se produit pas régulièrement; souvent les femmes se défont mal, ou tard, ou ne se défont pas du tout de leur éclat pré-nuptial. Ainsi se produisent la plupart de ces malentendus conjugaux qui font les frais de la littérature romanesque. M^{me} Bovary est le type des inadaptées chroniques. L'Antonia de M. Vivier n'a pas la même envergure, mais peut-être sa vérité immédiate est-elle plus grande. Emma Bovary fait évidemment mieux saisir le désenchantement féminin; Antonia Dubois en est un exemple plus banal et plus répandu, précisément parce qu'elle n'est pas un type. Rien de plus commun, rien de moins caractéristique que les circonstances qui entourent son désarroi et sa faute; et quand elle se laisse choir de nouveau dans le gouffre de la vie quotidienne, ses sentiments ne s'élèvent pas non plus au-dessus d'une paisible désolation. L'ennui est le refuge — au fond désiré, adoré — de la plupart des hommes. Quant à Jules, le mari, c'est un homme comme les autres, ni plus habile, ni plus dur, ni meilleur. Cette histoire, peu réjouissante à coup sûr, se fait pourtant moins accablante et moins pessimiste lorsqu'on songe à la monotonie des douleurs qui s'y dépensent. Il est finalement bien rassurant de penser, à la lueur de cet exemple authentique, qu'il n'y a presque pas de gens capables de souffrir exceptionnellement,

et que la nature humaine travaille à réparer les désastres intérieurs avec plus d'acharnement encore que les fractures du squelette ou que les déchirures des tissus.

* * *

Ce qui signale donc particulièrement un récit tel que *Folle qui s'ennuie*, ce sont les contraintes que s'impose l'imagination du narrateur. Tous les épisodes qu'il adoptera doivent se tenir dans une banalité systématique, afin de créer un maximum de connivence entre le lecteur et les personnages, afin d'augmenter la portée de l'analyse psychologique, immédiatement applicable au cas moyen du lecteur, afin de rejeter toute l'attention sur cette analyse et sur les sentiments qui s'y font jour. Tout se passe, pour un roman de ce genre, comme lorsqu'un bouvier arabe excite ses bêtes en les piquant toujours à la même place dans une plaie soigneusement entretenue. En reprenant mille et mille fois l'exposé de nos inquiétudes, le catalogue de nos vices, l'explication de nos malheurs, — le tableau, en un mot, de notre condition — afin de nous affliger et de nous enorgueillir à la fois, les romanciers populistes reprennent une très vieille tradition humaine, celle des bardes, celle des chanteurs de plaintes, et surtout celle des poètes qui charmaient jadis l'exil des peuples vaincus. *Super flumina Babylonis...*

Rien de plus chrétien, à la réflexion, que cette façon de concevoir l'art romanesque. La race humaine n'est-elle pas une race d'exilés? L'homme n'est-il pas un dieu tombé?... Chez M. Vivier, il faut ajouter pourtant qu'il ne se souvient pas des cieus. Ses héros peuvent avoir çà et là la vague prescience d'un empyrée de l'intelligence, d'un paradis de la sensibilité : mais leur divination s'arrête là. Ni Jules, ni Antonia, si loin que l'auteur les examine et les scrute, ne paraît montrer une minute les signes de l'angoisse métaphysique, même à ce degré rudimentaire où elle se manifeste chez un Raskolnikoff ou un Charles Bovary. Et par angoisse métaphysique, j'entends aussi la sensation des puissances inconscientes qui bouleversent le monde. D'un point de vue supérieur, la conception psychologique d'un Vivier s'apparente à celle d'un Maupassant, dont il ne diffère, toutes proportions gardées, que par une moindre vaillance au spectacle de la laideur et de l'injustice. Même ce spectacle se trouve ici légèrement voilé, légèrement déformé, de crainte de lui devoir accorder des sentiments excessifs. Tragique, amorti, accommodé, volontairement retenu, afin sans doute d'être tenu dans une zone de l'esprit où il y a beaucoup de nuances.

Le style de M. Vivier concourt à merveille à ce phénomène d'« humanisation » de l'âme humaine. Il est souple, neutre, aussi transparent que possible, et les événements, les visages, les mouvements du cœur semblent s'y conserver aussi intacts que des algues dans la banquise. Cela n'empêche ni la vie, ni l'émotion communicative, et je défie quiconque de ne pas aimer Antonia.

En bref, *Folle qui s'ennuie* est une admirable planche d'anatomie sentimentale, un croquis, par endroit saisissant, des organes qui président à la médiocrité humaine. Tâche permanente de la littérature psychologique, qu'elle fit déjà mille fois et qui reste toujours à faire. Si même on croit qu'il en est d'autres, plus rudes, plus larges et plus hautes, si l'on ne peut s'empêcher de préférer une attitude moins passive devant la vie, une forme plus personnelle et une atmosphère plus riche, la valeur du livre de M. Vivier n'en demeure pas moins incontestable. C'est avec plaisir que l'on voit un écrivain de chez nous jouer dans les lettres françaises, pour notre époque, le rôle du « réaliste attendri » qui se retrouve à peu près chez elles à chaque génération. Le succès de l'auteur de *Folle qui s'ennuie*, en réjouissant tous les amis de l'homme et du livre, a consacré justement le talent et la personne d'un des bons romanciers de ce temps.

ROBERT POULET.

En quelques lignes...

Un jubilé

Le mot est parfois galvaudé. Depuis la loi mosaïque, « jubilé » signifie un terme de cinquante années. Mais nous avons accoutumé de sacrer jubilaires tous les fonctionnaires qui fêtent leurs noces d'argent avec cette bonne fille : l'Administration. C'est un abus. On parle de l'emploi du mot. Il faut préserver le langage de ces contaminations qui énervent, en quelque manière, l'expression.

Mais le P. Milcamps, de la Compagnie de Jésus, que ses anciens élèves, ses amis, ses confrères et tous les Verviétois viennent d'acclamer, dans une cérémonie jubilaire, a bien franchi — et de quel pas! — la carrière des dix lustres. Ce fut un savoureux jubilé. Tout d'abord, par la qualité même des discours. Il est entendu, une fois pour toutes, que les discours, harangues, allocutions et toasts sont la douce manie des uns, la terreur du plus grand nombre. Les organisateurs de manifestations officielles ont beau couler dans leurs oreilles de la cire, comme Ulysse : point ne leur est permis d'échapper aux sollicitations de ces Sirènes, dont la queue est une queue d'hirondelle, et qui se proposent de dire et de redire et de ressasser en moult feuillets les vertus éminentes du héros de la fête. « Je parlerai au nom des amis. » — « Et moi, au nom des anciens. » — « Et moi, au nom des jeunes. » — « En mon nom personnel. » — « Je dirai des vers... »

Pour le P. Milcamps, les discours furent dix, au moins. Pas un seul n'ennuya. Or, écoutez la recette. Elle est d'application plutôt malaisée, d'ailleurs. La condition *sine qua non* est d'avoir à fêter un Pic de la Mirandole. Car le jubilaire de Verviers, le professeur émérite de rhétorique gréco-latine (comme s'il pouvait y avoir, dans la Compagnie, d'autres rhétoriques que celle-là!) enseignait, à la fois, Démosthène et Cicéron, *Andromaque* et le *Zuid en Noord*, la cosmographie et l'algèbre, les batailles de Clovis et la casuistique.

Un avocat près la Cour d'appel fit, en latin, l'éloge du professeur de flamand. Un prêtre gantois avait tourné en *moedertaal* le compliment pour le maître de français. Le mathématicien est loué en grec; l'helléniste, en anglais. Ainsi de suite. Et l'on souhaiterait que les contempteurs d'humanisme assistent, de temps en temps, à une de ces fêtes de l'esprit.

Il y eut aussi la fête du cœur. Cinquante ans de vie religieuse, c'est un pacte avec le don d'enfance. Et puis, la Saint-Nicolas était toute proche. Le P. Milcamps reçut une paire de ciseaux (pour ses découpages de presse), une belle pipe (pour enfumer ses amis). Ses amis avaient la larme à l'œil. Lui, ravi, faisait déjà, en imagination, des bouffées de Semois, des nuages de Maryland.

Templa serena

Les *templa serena* du R. P. Milcamps, c'est, depuis trente-huit ans, sa tabagie.

Les amateurs de pittoresque se donnent bien du mal pour camper, de toutes pièces, le savant Cosinus ou l'abbé Jérôme Coignard. Quand il suffit de pousser une porte... Mais prenez-en votre parti : il faudra tousser!

Vous frappez. « Trrez! » Mais déjà une âcreté vous saisit à la gorge. Le battant poussé, vous voici dans le bleu. Il y a toutes sortes de façons de nager dans le bleu. Chez le P. Milcamps, il s'agit plutôt d'une navigation aventureuse, à la recherche du maître perdu. Perdu dans ses fumeries et dans ses paperasses. Les livres, les journaux ont tout envahi. De mémoire d'homme,

nul ne s'est jamais assis dans cette chambre hospitalière, à moins que sur le lit — qui est fort dur. Les *Courriers du Soir* dressent, jusqu'au plafond, des pyramides jaunies. Ne vous aventurez pas sous cette corniche de la bibliothèque : toute l'éloquence de la chaire vous dégringolerait sur le crâne. Pour accéder à Saint-Thomas, il faut se frayer un chemin dans la *silva portentosa* des in-quarto en pile.

Debout devant son établi, — on ne trouve pas d'autre mot pour désigner ce pupitre rudimentaire, — le P. Milcamps lit, écrit, fume. Diligente souris, combien de pages a-t-il grignotées, une à une? De sa petite écriture régulière, inlassable, combien de feuillets a-t-il remplis?... Nul ne le sait, hormis Dieu... et, peut-être, les protes du *Courrier du Soir*. Car ce souriant omniscient est, de surcroît, journaliste. La politique l'a pris tout entier, au pays du syndicalisme et des conflits du Textile. Il signe « l'Ancien » des chroniques fort variées. Et il ne signe pas des billets toujours pertinents. Le franc-maçon est sa bête noire. Il invitait volontiers Valentin Brifaut. Aujourd'hui, les malheurs de la « mafia » font le bonheur du P. Milcamps.

Et c'est encore dans ce capharnaüm enfumé du Collège Saint-François-Xavier que le P. Milcamps, régisseur, a préparé les représentations des *Enfants d'Edouard*, de la *Fille de Roland*, de *Pour la Couronne*. Personne — pas même Landru — n'a tué tant de femmes. Avec une délicatesse exquise, d'ailleurs. Au lieu de réciter les fadaises du P. Longhaye, nous déclamions — passionnément — des vers d'amour à la coulisse, des serments à la rampe, des aveux au trou du souffleur. Le P. Milcamps en pleurait d'attendrissement. Jamais, nous n'avons trouvé cela ridicule.

« Le Miracle de Théophile »

C'est la consolation du moyen âge chrétien. Lorsque Villon, du fond de sa désespérance, met dans la bouche de sa vieille maman l'invocation à la Vierge Marie, c'est du vidame d'Adana que va le souvenir du poète qui passait, chaque jour, devant le tympan de Notre-Dame :

*Pardonnez-moi comme à l'Égyptienne
Ou comme il fit au clerc Théophilus,
Lequel par vous fut quitte et absolu,
Combien qu'il eût au diable fait promesse.*

Pour se venger de la perte de ses biens, Théophile vend son âme à Satan. Le remords lui inspire un acte — un seul — de recours à Marie. Et Celle qui ne connaît pas la dureté du cœur descend de son trône céleste pour confondre le Malin et lui reprendre, de haute lutte, le pacte de damnation.

Sur ce thème naïf et pieux, le bon poète Rutebeuf a rimé, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, un « jeu » que lui auraient commandé les escoliers du Collège de Robert de Sorbon. Et il y a bien de l'émotion dans cette pièce que l'on considère volontiers comme le premier état de la légende du Docteur Faust.

Or les étudiants de Sorbonne, sur le conseil et sous la conduite d'un maître avisé, M. Gustave Cohen, spécialiste de la mise en scène dans le théâtre du moyen âge, ont pris sur eux de représenter, en manière de divertissement scolaire, pour leur édification personnelle — et pour leur joie, le *Miracle de Théophile*. C'était presque une gageure. Le succès fut inouï. Sur un texte adapté, mais qui respecte toutes les intentions, toute la verdeur de Rutebeuf, soutenu par une musique de scène qui emprunte ses thèmes aux motets du XIII^e siècle, le « jeu » médiéval a gardé sa fraîche séduction. Les Théophiliens — c'est ainsi qu'ils se nomment — viennent de le représenter en Belgique, dans nos quatre villes universitaires. Quelle jolie initiative que celle-là!

Conventions scéniques

Entre autres enseignements, le *Miracle de Théophile* nous apprend combien les conventions scéniques apparaissent négligeables, dès lors que l'acteur, saisi par la beauté du texte et l'émotion qui s'en dégage, transporte le parterre hors de l'espace, hors du temps.

On sait que la mise en scène du théâtre au moyen âge est simultanée. Autant de « lieux » juxtaposés indiquent au spectateur les différents endroits où se déroule l'action. (Pour le dire en passant, le terme *mansions* — qui signifie « maisons » — qu'emploient à ce propos les manuels d'histoire littéraire ne se rencontre jamais dans les manuscrits, dans les « livres de conduite » du régisseur.) Le *Miracle de Théophile* nous propose ainsi, entre le Ciel et l'Enfer béant et rouge, la Chapelle, le Palais de l'évêque, la maison de Théophile, la demeure du Juif Salatin. Une symbolique très précise des couleurs — jaune pour la magie, vert pour l'espérance, la pourpre signifiant la dignité épiscopale, etc. — aide l'auditoire à nuancer, si l'on peut dire, ses impressions. Sur un motet entonné par la psalette, les acteurs, processionnellement, entrent en scène. Ils vont se mettre debout devant leurs « lieux » respectifs.

Or, M. Gustave Cohen nous a conté ceci. Il avait prévu des coulisses des portants. Comme de nos jours, les acteurs, une fois leur tirade terminée, se retireraient, échappant au public. Le jour de la « première » en Sorbonne, il se fit que les machinistes surmenés n'eurent pas le temps de dresser ces coulisses pour l'heure H. Les autorités académiques avaient pris place. Il fallait ouvrir le « jeu ». M. Cohen se décida. On terminerait le décor pour les représentations qui suivraient. Et voilà donc chacun des acteurs obligé de se tenir sur la scène, devant sa « mansion », tandis que se déroule un dialogue auquel il n'a plus nulle part. Convention la plus énorme! Le public allait-il renâcler?... Il ne renâcla point. Au contraire. Les vers de Rutebeuf avaient suffi à créer l'atmosphère de naïveté grande. Comme le *Miracle de Théophile* nous apparaît plus vrai, plus touchant, que ces films « doublés » du cinéma international!

Le public du XX^e siècle n'est pas si blasé que s'en vont répétant les dénigreurs et les impuissants. Donnez-lui un spectacle de beauté : il réagira, de toute son âme. Quand le magicien Salatin trace sur le sol, du bout de sa baguette, le cercle enchanté, quand il évoque en langage de baralipon le Diable d'Enfer, quand il surgit, ce Diable, cornes rouges, cuisses rouges, de la gueule enflammée, au son des cymbales, qui donc songerait à sourire?... En vérité, nous avons tous souffert, imploré, espéré avec Théophile. Et la célèbre prière à Notre-Dame, dite par l'acteur ingénu avec un tel accent de sincérité et de foi, a tiré des larmes à plus d'un sceptique.

Vive le drame où le parterre a chanté!

A Louvain, la fin de la représentation de *Théophile* devait être marquée par un incident, sensationnel. Lorsque le clerc, réconcilié avec Dieu et Marie, fait à l'évêque l'aveu de sa faute et de sa repentance, lecture est donnée au peuple de la charte démoniaque reconquise sur l'Enfer. « Levons-nous, s'écrie alors le Pasteur à ses ouailles, levons-nous et chantons tous ensemble *Te Deum!* » Sur le proscenium, la psalette entonne l'hymne de triomphe... Mais, à Louvain, c'est toute la salle qui, d'un mouvement unanime, se dressa. Mille voix — et la voix du Recteur Magnifique lui-même — firent écho à l'exhortation de l'évêque. Et cela est singulièrement émouvant. Les Théophiliens et leur chef ont trouvé, dans cet élan spontané, la plus douce récompense. Car s'il est doux d'être applaudi, combien plus doux d'être compris!

Le spectacle des Théophiliens se terminait par une exécution

de *Robin et Marion*, d'Adam le Bossu, dit Adam de la Halle. Il s'agit d'une pastourelle mimée, chantée, dansée. Les acteurs y donnèrent le meilleur de leur verve, de leur jeunesse. Pourtant, de l'avis général, *Théophile* a plu davantage.

C'est, sans doute, qu'une certaine affectation de réalisme nous effraye et nous choque. Le Théâtre Libre faisait décidément fausse route. On parlait tout à l'heure des conventions scéniques. Nous est avis que les bergers et les pastoures que nous avons vus manger leur fromage blanc, les pommes et le chapon, nouer leurs rondes, que nous avons entendus répéter leurs refrains, leurs plaisanteries lourdes et des mots malsonnants, échappent à cet ordre de grandeur qu'impose l'optique du théâtre. Le clerc *Théophile*, debout sous la tenture verte de sa maison, pendant que Salatin et le démon complotent de le livrer aux flammes éternelles, nous le trouvons très acceptable et, qui plus est, très vrai. La bergerette fûtée, Robin le glorieux, le chevalier galant ont l'air de sortir de l'armoire aux marionnettes. C'est ainsi.

Sur Alice-Plaisante

Alice-Plaisante Lidell avait dix ans quand, par un beau jour d'été, le Révérend Dodgson la mena au Pays des Merveilles. Et l'on nous apprend aujourd'hui qu'une vieille dame qui fut la petite Alice vient de mourir dans une ferme du comté de Kent. Sur sa tombe fleurissent soudain les fleurs de la chronique. Il y faut voir plus qu'un délicat et juste hommage : un symbole. Alice (qui s'appelait aussi Plaisante, ce qui nous ravit) représentait un peu de ce rêve, un peu de cette fantaisie sans lesquels le monde n'aurait point de couleur et les âmes d'envolée.

Sur les ailes brisées de l'enfantine chimère il est permis de verser un pleur de regret...

Ce n'est pas tant Alice que le Pays des Merveilles qui nous est enlevé. Alice était devenue une grand-mère exquise et depuis plus d'un demi-siècle elle avait, pour faire escorte à ses souvenirs, des générations de petites filles habitant aux quatre coins de l'univers et vivant, dans toutes les langues, l'Aventure du Chapelier fou et des personnages du Jeu d'échecs. Ce passé et de chers visages remplissaient sa vie déclinante. Elle en parlait avec tendresse, d'une voix douce. Et toute mince dans sa robe blanche, elle paraissait déjà presque immatérielle.

La mort n'a dû être pour elle qu'un nouvel acte de Foi dans l'au-delà du Miroir, une nouvelle traversée. De l'autre côté, elle aura retrouvé la flamme claire et l'Amour, le Souffle et la Clef d'or, le Paradis des merveilles où s'expliquent l'Impossible, l'Etrange, l'Absurde.

Suivant la voie d'enfance, Alice est arrivée au bonheur. Hélas ! c'est en songeant à la Poésie qui s'en va, à la béatitude mourante des songes qu'il nous faut planter des cyprès et tresser une couronne de regrets éternels !

L'humour s'en va

Le Révérend Dodgson, qui signait Lewis Carroll, avait écrit avec *Alice in Wonderland* un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'humour. Sa vocation d'écrivain datait du jour où une petite fille lui avait réclamé des histoires folles. Dans la réalité, ce génial fantaisiste était professeur de mathématiques.

C'est aussi la profession de Christophe, l'humoriste français très connu, l'inimitable auteur du *Savant Cosinus*, de la *Famille Fenouillard*, du *Sapeur Camembert*. Son pseudonyme est déjà un trait d'esprit. Il s'appela Christophe parce que son vrai nom était Colomb.

Mais l'humour est une valeur qui va se perdant. L'Académie de l'Humour annonce qu'elle n'a pas eu de lauréat à couronner cette année.

A la vérité, le don comique est chose rare et tous les gens d'esprit ne sont pas drôles. La tentation du procédé, des « ficelles » et de l'effet guette les auteurs gais. La plupart poursuivent l'originalité et n'attrapent que la sottise ou la trivialité. Les pitres sont sans excuses s'ils n'ont pas le mérite de la simplicité spontanée. Le Jongleur de Notre-Dame n'était grand que par son ingénuité. Et l'absurde ne s'explique que dans un esprit d'enfance.

Soldats de plomb

On leur fait passer devant le tribunal de l'inquisition pédagogique un examen sévère. Ils sont accusés d'éveiller chez les gosses l'amour de la guerre, des fifres et des tambours. Pauvres petits soldats de plomb si pimpants et si fiers et qui n'ont jamais pensé qu'à la joie des enfants, qu'à la tranquillité des parents !

Sagement alignés dans leur boîte, ou grimant à l'assaut d'une forteresse de carton, ce n'est point le fracas des batailles qu'ils évoquent, mais les soirées paisibles autour de la table familiale, les plaisirs très peu sanguinaires de la nursery.

Le soldat de plomb qui s'évade d'un conte d'Andersen ne songe qu'à sa destinée sentimentale. Ce n'est point son humeur guerrière qui le fait fondre dans les flammes. Rien que son désir de sauver la petite danseuse qui porte au front l'étoile d'or...

Est-il juste de refuser aux petits soldats de plomb l'accès des cheminées, le 6 décembre ? Et de leur défendre de monter la garde autour de l'arbre de Noël ? Sûrement non. Quand les armées en miniature auront déserté le coffre aux jouets, qui donc parlera aux jeunes garçons de la croix d'honneur et des vertus glorieuses, des drapeaux qui furent des lindeux et des nobles sacrifices ?

Quand ils ne pourront plus réclamer de petits soldats rangés en bon ordre, le sabre et le képi, ils demanderont peut-être cette panoplie d'agent de police ou ce tomahawk de Peau-Rouge. A moins que se servant du sifflet et du pistolet automatique, ils ne jouent au gangster ou au bandit.

Joyeux voyage

On flâne devant l'étalage des librairies où les plus beaux voyages sont annoncés.

Des voyages qui défient le temps et l'espace. Pour partir, point n'est besoin de bagages encombrants : l'imagination de notre enfance, la visibilité d'un cœur pur suffisent. Il y a moyen d'aller très loin sous la conduite d'aventuriers de génie et d'enfants sans peur et sans reproche. Même les îles perdues au sein des mers inconnues nous sont accueillantes. Il n'est que de suivre Robinson Crusoe et les pirates, les pêcheurs de baleines et de lune bleue, Fenimore Cooper et Hoby Dick. Les chasseurs de prairie nous convient à la capture des chevaux sauvages et aux émotions fortes. Et nous pouvons quitter les cow-boys et le ranch pour nous retrouver l'instant d'après au creux de la jungle où les Johnson tournent le film des lionceaux et des Babouins à la mamelle.

Même notre tour d'Europe sera riche de fantaisie. Par-dessus la Suède une oie sauvage nous emportera sur ses ailes en compagnie de Nils Holgeron. Bibi, la petite Danoise, nous fera faire dans le Jutland la promenade la plus pittoresque et le tour de son cœur.

Mettez votre doigt sur la carte du Tendre et partez — ô âmes sensibles ! — sur la route brillante où chemine le petit Sans-Famille, allez dans la direction de l'orphelinat où Sylvia attend en vain une mère, vers la chaumière où Pommerette espère les miracles et Poulet d'or.

Sur votre chemin, vous rencontrerez les fées et les gnomes, Peau d'Ane et Cendrillon, des héros et des saints. Ce sont là gens de bonne fréquentation. Peut-être en apprendront-ils beaucoup sur

la destinée et les sentiments humains, sur le pourquoi du monde et sur la vie!

Pleurs et sourires, dorures sur la tranche et titres flamboyants, illusions éternelles de M. Pickwick, contes bleus et noëls fantastiques... Partez, vous dis-je. Vous ne regretterez pas le voyage.

Le rationalisme et la sécularisation du monde⁽¹⁾ (1637-1789)

V. — L'action catholique et les rationalistes

Dans l'Europe moderne divisée en nationalités rivales et hostiles, très partagée au point de vue religieux, profondément troublée par la propagande philosophique, quelle a été l'action du catholicisme? Et comment dans chacun de ces pays, qui tous ont voulu vivre d'une vie particulière, l'Eglise, au cours de ces deux siècles de son histoire, a-t-elle rempli sa mission séculaire?

Interrogeons d'abord le pays qui a pris l'initiative de la Réforme, cette Allemagne où la paix d'Augsbourg, au nom du principe *Cujus regio, ejus religio*, reconnaît à chaque souverain le droit d'embrasser la religion qui lui plaît et de l'imposer à ses sujets. Rien de plus bigarré en conséquence que la carte religieuse de ce Saint-Empire romain germanique où les deux confessions, un peu partout, s'enchevêtrent, résultat inévitable du morcellement politique qu'ont consacré les traités de Westphalie. Pourtant, dans cette mosaïque inextricable d'Etats, de principautés, de villes libres et de confessions, trois grandes masses catholiques se détachent : la Bavière, la Rhénanie et la Westphalie, l'Autriche. Et dans ces trois régions le catholicisme se défend assez bien contre les infiltrations protestantes.

Comme un peu partout en Europe, ce fut d'abord l'œuvre des Jésuites. Au XVI^e siècle, Canisius, que Léon XIII a appelé « le second apôtre de l'Allemagne après saint Boniface », avait rempli de son infatigable activité l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse. Après lui, d'autres Pères de la Compagnie de Jésus, Georges Scherer, Jérôme Drexel entre autres, évangélisèrent avec succès le monde germanique, s'imposant aux protestants eux-mêmes par leur onction, leur charité, leur esprit de douceur et de paix. Puis, ce fut, sous la direction de Gaspard Hoffmann, la réforme de la grande abbaye bénédictine de Melek, en Autriche, près de Passau. A plusieurs reprises, des efforts souvent heureux furent tentés pour grouper tous les monastères d'Allemagne dans une sorte de fédération qu'adopterait la règle de Melek : la tentative ne put finalement aboutir, mais l'esprit qui l'avait suscitée a laissé dans l'histoire du catholicisme allemand de très sérieuses traces. Enfin, un simple prêtre, Barthélemy Holzhauser, entreprit la réforme du clergé séculier : il constitua des associations de prêtres modèles qui s'appelaient les Barthélémites, et qui, vivant ensemble dans les pratiques de la piété la plus austère, appartenaient corps et âme à leur supérieur et à leur évêque. Les événements politiques vinrent entraver ces essais de contre-réforme; mais il n'est pas douteux qu'ils ont beaucoup contribué à maintenir dans l'Allemagne du XVII^e siècle les positions du catholicisme.

Or, en 1743, paraissait sous le pseudonyme de Fébronius, de son

(1) Voir la *Revue* des 16, 23 et 30 novembre 1934.

vrai nom Nicolas Hontheim, coadjuteur de l'évêque de Trèves, un livre intitulé *De praesenti statu Eulesix deque legitima potestate romani pontificis*, qui fit grand bruit et eut dans toute l'Europe d'alors beaucoup de succès : il avait pour objet de combattre la centralisation croissante de l'Eglise catholique et de dépouiller, au profit des évêques et même des princes, le Pape de son autorité souveraine. Condamné par Rome, ce gallicanisme germanique favorisait trop bien les tendances absolutistes des divers gouvernements pour n'être pas adopté par eux : en Autriche, notamment, sous l'influence du fébronianisme, l'impératrice Marie-Thérèse introduisit dans l'institution ecclésiastique des réformes qui ne furent pas toutes heureuses et qui nuisirent souvent au développement de l'esprit chrétien. Son fils Joseph II alla plus loin encore. Il voulut tout soumettre à l'autorité de l'Etat : le dogme et la discipline relevaient à ses yeux non pas de la juridiction épiscopale, mais du prince seul. Il eut la prétention de régimenter toutes choses dans la vie religieuse; et les détails du culte comme l'organisation des études sacerdotales. Inintelligent des choses de l'âme, ennemi de l'ascétisme, épris d'un froid laïcisme, il ferma des couvents, confisqua des biens d'Eglise, institua le divorce. Le joséphisme a failli tarir en Autriche les sources vives de l'esprit catholique.

Si un peu de catholicisme a survécu en Angleterre aux multiples persécutions dont il a été l'objet au cours du XVII^e siècle, et auprès desquelles la funeste révocation de l'édit de Nantes elle-même fait figure de pâles représailles, le mérite n'en peut être rapporté aux rois, même catholiques, qui se sont succédé sur le trône d'Elisabeth. Férés d'absolutisme, les premiers Stuarts, Jacques I^{er} et Charles I^{er}, veulent assurer contre les presbytériens et les catholiques la domination de l'Eglise anglicane : les peines les plus sévères sont infligées aux catholiques qui refusent de prêter le serment d'allégeance. Charles I^{er}, qui veut se faire pardonner son mariage avec une princesse catholique, imagine, sous peine de la confiscation des deux tiers de leurs biens, de leur imposer un serment contre la transsubstantiation. Et quand Charles I^{er}, victime de ses fautes politiques, tombe sous les coups des Indépendants, ils sont encore plus durement traités par Cromwell qui leur reproche tout à la fois leur « papisme » et leur loyalisme monarchique. Persécutés, décimés par la Révolution puritaine, ils n'eurent pas beaucoup à se louer du retour des Stuarts. Les préjugés populaires leur attribuèrent l'incendie de Londres; un aventurier, Titus Catès, inventa, pour les perdre, une folle conjuration « papiste », et le Parlement, faisant écho de ces basses rumeurs, prit contre eux les mesures les plus iniques : déportations, confiscations, exécutions capitales, on ne leur épargna aucune des formes de l'arbitraire gouvernemental. Charles II une fois mort, ils avaient pu croire que l'avènement d'un roi, leur coreligionnaire Jacques II, allait ouvrir pour eux une ère de tranquillité et de justice. Mais, au lieu de suivre les conseils de modération et de prudence que lui prodiguait Innocent XI, Jacques II, poussé par Louis XIV, se fit un point d'honneur de heurter avec une maladroite témérité les sentiments et les idées de son peuple : celui-ci se vengea par une révolution qui installa sur le trône d'Angleterre une dynastie nouvelle, celle d'Orange, et se signala par un redoublement de sévérité à l'égard des catholiques. La maison de Hanovre suivit à cet égard les traditions persécutrices de la maison d'Orange. La législation anglaise durant un siècle et demi sera dirigée contre le « papisme » et si, en fait, au cours du XVIII^e siècle, le favoritisme persécuteur s'est un peu atténué, cela tient presque uniquement à la diminution du sentiment religieux : méthodisme et libre pensée, c'est en effet dans ces deux directions, également défavorables à la conservation du véritable esprit chrétien, que va évoluer le protestantisme anglais : nos encyclopédistes ont trouvé outre-Manche des maîtres et des appuis.

Ils auront des disciples dans les trois pays latins que la Réforme n'a point entamés et qui sont officiellement demeurés fidèles à l'Eglise catholique, l'Espagne, le Portugal et l'Italie. L'Espagne, elle, si puissante au XVI^e siècle, est en décadence continue depuis Philippe II : elle s'est enrichie trop vite et, corrompue par l'or d'Amérique, elle a vu se tarir sur son propre sol les deux seules vraies sources de la vraie richesse, l'agriculture et l'industrie; une émigration excessive, l'expulsion des Morisques, au début du XVII^e siècle, en faisant tomber trop bas le chiffre de sa population, avaient de plus diminué ses forces vives; des circonstances historiques défavorables firent le reste : si bons princes qu'aient été à l'intérieur les rois de la dynastie des Bourbons, ils n'avaient pas de génie politique et ne purent remonter le courant. Quant à la religion, elle semble, à première vue, avoir conservé tout son empire sur les âmes : de grands théologiens, de saintes âmes, de nombreux ordres religieux maintiennent de leur mieux la tradition d'Ignace de Loyola et de sainte Thérèse; un clergé séculier abondant, facile à recruter et resté très près du peuple, même aux degrés supérieurs de la hiérarchie, est chargé de veiller aux intérêts spirituels d'une population très attachée à ses croyances. Mais la foi, dans les classes inférieures de la société, si elle s'extériorise volontiers, est bien peu éclairée, et ceux qui la leur prêchent ne font pas beaucoup d'efforts pour lui infuser une nouvelle sève : la prédication espagnole est d'une médiocrité et d'une vulgarité repoussantes; les prêtres, qu'aucune concurrence ne stimule, se laissent aller à l'incuriosité et à l'indolence. D'autre part, le pouvoir royal, dans ses rapports avec Rome et avec le clergé national, se montre cassant, autoritaire, peu respectueux des droits acquis et des convenances diplomatiques : gallicanisme et fébrionisme ont fait école, et les préjugés philosophiques se sont insinués à leur suite, puisque, aussi bien, depuis Louis XIV, « il n'y a plus de Pyrénées ». Ennemi des Jésuites, le roi Charles III n'hésitera pas, en 1767, à les bannir de son royaume, et même de ses colonies.

L'exemple de cet ostracisme lui avait été donné par le Portugal qui, en 1640, s'était séparé de l'Espagne pour vivre d'une vie indépendante et propre, sous la dynastie des Bragance. En 1750, le roi Joseph fit du marquis de Pombal son ministre des Affaires étrangères. Ce fut un véritable homme d'Etat, actif, habile, énergique, et qui, par ses réformes et ses initiatives, fit beaucoup pour relever son pays tombé sous la domination anglaise. Mais c'était un élève des philosophes et, comme tel, profondément hostile aux Jésuites. Il leur enleva l'administration du Paraguay, obtint de Rome contre eux en 1757 un décret de réforme, les impliqua l'année suivante dans un complot contre la vie du roi et, en 1759, les expulsa définitivement du Portugal, puis du Brésil. La croisade qui devait, treize ans plus tard, aboutir à la suppression de la Compagnie de Jésus a pris naissance au Portugal.

La situation religieuse de l'Italie au XVII^e et au XVIII^e siècle n'est pas sans analogie avec celle de l'Espagne. Tout d'abord les effets de la contre-Réforme s'y font très vivement sentir et, comme il est naturel, l'œuvre du Concile de Trente s'y révèle très efficace. Deux grands saints, saint Charles Borromée et saint Philippe de Néri, se font les actifs ouvriers de cette restauration catholique, et leur influence se retrouve dans toutes les fondations nouvelles qui, après eux, surgirent sur le sol italien. Plus que d'autres peut-être, le pays qui avait été le berceau de la Renaissance et qui s'était laissé si fortement séduire à l'idéal antique avait besoin d'une sérieuse réforme chrétienne. Assurément, le catholicisme, religion d'Etat, y était partout très honoré et respecté, et le clergé avait la haute main sur les consciences; dans le seul royaume de Naples on ne comptait pas moins de 81,000 prêtres ou religieux et en Sicile plus de 63,000. Les cérémonies du culte, les processions donnaient lieu à des manifestations pompeuses et bruyantes. Mais cette religion purement extérieure était bien rare-

ment l'expression d'un sentiment profond, d'une vie morale intense et pure. Les mœurs laissaient fort à désirer un peu dans toutes les classes de la société, et, à cet égard, le clergé lui-même était assez loin de prêcher d'exemple. Il était aussi fort ignorant, et sa culture, interrompue de bonne heure, des plus rudimentaire. Il fuyait le plus possible le ministère paroissial : vivre dans leur famille avec le revenu de leur bénéfice, c'était là l'idéal de la plupart des prêtres. L'incrédulité se propageait : vers le milieu du XVIII^e siècle, saint Alphonse de Liguori, à voir le grand nombre d'athées qu'il avait trouvés dans la seule ville de Naples, éprouvait un véritable effroi. Il fut peut-être celui qui remonta le courant avec le plus de succès; d'abord, par l'admirable et sainte activité d'une vie qui se prolongea jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Puis par sa fondation de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur. Enfin, par ses œuvres diverses de piété et d'ascétisme, notamment par sa fameuse *Théologie morale* où, se tenant à égale distance des durs jansénistes et de leurs adversaires, il a, pour résoudre les cas de conscience, jeté les fondements de la théorie, depuis officiellement consacrée sous le nom d'équiprobabilisme. A l'œuvre d'évangélisation qu'il avait entreprise d'autres pieux et saints personnages ont collaboré d'une manière très efficace : un jésuite, saint François Girolamo, dans le royaume de Naples; un franciscain, le bienheureux Léonard de Port-Maurice, dans l'Italie septentrionale; Saint-Paul de la Croix, le fondateur de la Société des Pères Passionnistes. C'est grâce à ces généreux apôtres de l'idée chrétienne que, dans ce XVIII^e siècle, si peu chrétien, le catholicisme italien fait encore honorable figure.

* * *

C'est encore en France, surtout au XVII^e siècle, que le catholicisme a fourni, dans tous les domaines, les plus beaux, les plus mémorables exemples de piété, de charité, d'action morale et religieuse. Une nation qui, en un même siècle, a vu naître, ou du moins vivre et agir, un Pascal, un saint Vincent de Paul, un Bossuet, a sa place marquée, et une place d'honneur, dans l'histoire religieuse. Ce n'est pas qu'au début, en dépit des admirables efforts et de l'œuvre rénovatrice d'un saint François de Sales, la situation du catholicisme français fût, de tous points, pleinement satisfaisante. Les troubles du siècle précédent avaient eu la plus néfaste influence sur l'institution ecclésiastique. La contre-réforme du Concile de Trente, que l'opposition gallicane et parlementaire avait d'ailleurs si âprement combattue, n'avait pas encore eu le temps de faire sentir ses heureux effets. On se fait prêtre sans vocation trop souvent, avec l'unique souci d'avoir une vie plus facile et de jouir d'un honnête bénéfice : saint Vincent de Paul lui-même, dans sa prime jeunesse, n'avait-il pas failli sacrifier à cette conception basement utilitaire? Sans doute il ne faut pas prendre absolument au pied de la lettre des déclarations d'un évêque que cite Abelly, l'historien de saint Vincent, et qui se plaint de son peu de succès auprès des innombrables « prêtres ignorants et vicieux qui composent son clergé, qui ne peuvent se corriger, ni par paroles, ni par exemples. « J'ai horreur, ajoute-t-il, quand je pense que dans mon diocèse il y a presque sept mille prêtres ivrognes ou impudiques, qui montent tous les jours à l'autel, et qui n'ont aucune vocation. » Ce n'est là apparemment qu'une boutade, mais pour qu'Abelly l'ait reproduite avec d'autres plaintes assez virulentes, ne fallait-il pas qu'elle fût, au moins partiellement, fondée? Nous savons, d'autre part, que l'ignorance et l'inconduite n'étaient pas chose trop exceptionnelle chez les curés de campagne, que certains d'entre eux ne savaient même pas la formule de l'absolution, que beaucoup ignoraient tout de la liturgie, disaient la messe avec une scandaleuse inconvenance dans des églises repoussantes de saleté. Aussi le prêtre n'était-il pas le personnage universellement respecté

qu'il est aujourd'hui : on le méprisait volontiers, on le reléguait à l'office : heureux encore quand quelque brutal hobereau ne lui administrait pas des coups de bâton.

Pour relever le clergé de cette condition humiliante et misérable, bien des efforts avaient été tentés depuis le début du siècle. Ce siècle qui, au dire du P. de Coudren, lequel s'y connaissait, était « le siècle des saints », a porté dans l'ordre religieux cette gravité, cet amour de la règle et de la discipline qui, dans l'ordre politique, artistique et littéraire, ont suscité tant d'œuvres remarquables. On ne saurait décrire ici toute cette œuvre de redressement spirituel qui s'est traduite par toutes sortes de fécondes initiatives et de sévères réformes. Les ordres anciens qui, depuis la fin du Moyen âge, s'étaient presque tous singulièrement relâchés de mœurs et d'habitudes, reviennent à l'austérité de leur règle primitive : l'énergique réforme de Port-Royal par la mère Angélique Arnauld n'est pas une exception. Des ordres nouveaux se fondent ou se transplantent de l'étranger en France : Oratoriens, Carmélites, Visitandines. De robustes personnalités se signalent par leur zèle apostolique, par leur ardeur mystique, par l'originalité de leurs pieuses créations : un François de Sales, une Jeanne de Chantal, une M^{me} Acarie, un Bérulle, un P. de Coudren, un Père Eudes, un Adrien Bourdoise, un Jean-Jacques Olier. En 1627 se fonde la Compagnie du Saint-Sacrement, dont l'activité secrète se déploiera dans toutes les directions pour réchauffer chez les prêtres et les laïques le véritable esprit chrétien.

C'est parmi ces ouvriers de la renaissance religieuse que se place et s'encadre celui qui fut peut-être notre plus grand saint national et que l'on pourrait appeler le grand animateur religieux du XVII^e siècle français. Il collabore avec eux ; il s'associe à leur action ; tantôt il reçoit d'eux l'impulsion première ; tantôt il leur montre la voie à suivre, et il est parfois assez difficile de démêler ce qui, dans l'œuvre commune, est son apport propre. Epris d'impersonnalité et d'humilité comme il l'était, il n'aspire d'ailleurs, son effort donné, qu'à disparaître sans laisser de traces. Il n'a pu y parvenir entièrement ; mais il est probable que, dans l'œuvre générale de la restauration catholique, son action personnelle, qui nous échappe souvent, si nous pouvions la saisir, nous apparaîtrait encore plus fréquente et plus décisive que nous la voyons actuellement. Nous savons par exemple qu'il fut, presque dès l'origine, affilié à la compagnie du Saint-Sacrement : nous ne pouvons que soupçonner, mais il est légitime de penser qu'il fut pour quelque chose dans un certain nombre des bonnes œuvres de la célèbre Compagnie.

Ce qui est sûr, c'est que son action s'est étendue à tout ce qui concerne la vie spirituelle de son temps, aussi bien aux enfants trouvés, aux galériens, aux filles repenties, aux malades, aux infirmes, et à tous les misérables qu'aux retraites des ordinands, à la réforme et à l'éducation du clergé, à la prédication, aux nominations épiscopales, aux institutions monastiques et à l'intégrité du dogme. Il a deviné Bossuet, dirigé sainte Jeanne de Chantal, lutté contre le jansénisme : rien de ce qui touchait directement ou indirectement aux intérêts supérieurs de la religion ne lui était demeuré étranger. Si l'on voulait simplement dénombrer ici toutes les œuvres auxquelles « le serviteur de Dieu » a mis la main, on se livrerait à la plus fastidieuse des énumérations. Contentons-nous de mentionner parmi ces œuvres celles qui eurent les conséquences les plus profondes et les plus durables : ses prêtres de la Mission, ses Filles de la Charité. Si, en un demi-siècle, la physionomie du catholicisme français a complètement changé, si la personne du prêtre est devenue, aux yeux de tous, profondément respectable et respectée, saint Vincent de Paul n'est assurément pas le seul artisan de cette transformation : il en a été sans contredit le plus actif et le plus heureux.

L'œuvre religieuse du XVII^e siècle français a consisté essen-

tiellement à incorporer à la tradition catholique toutes les parties assimilables du protestantisme. Vus par ce biais, les efforts, parfois divergents, d'un saint François de Sales et d'un saint Vincent de Paul, d'un Bérulle et d'un Saint-Cyran, d'un Pascal et d'un Malebranche, d'un Bourdaloue et d'un Arnauld, d'un Bossuet et d'un Fénelon, — même d'un Richard Simon, — s'expliquent, s'éclairent, trahissent leur secrète convergence. Bossuet, « dont la gloire, a dit Renan, est de représenter dans un merveilleux abrégé tout le XVII^e siècle, sa grandeur comme sa faiblesse », a poursuivi toute sa vie le même dessein.

Il y a, dans un beau *Sermon pour la fête de tous les saints*, un mot de Bourdaloue qui exprime admirablement le constant idéal du catholicisme français du XVII^e siècle : les plus grands saints, dit-il, ont été des hommes comme nous, « des hommes qui, pour ainsi parler, ont enté le christianisme sur le monde ». Enter le christianisme sur le monde : c'est bien là ce qu'ont voulu faire tous les grands chrétiens du XVII^e siècle, et la Compagnie du Saint-Sacrement elle-même n'a pas eu d'autre objet. Ils y ont excellemment réussi.

* * *

Au XVIII^e siècle, la scène change. Religion d'Etat, le catholicisme est souvent compromis et en tout cas mal défendu par l'Etat, qui, en plus d'une circonstance, — pour l'affaire des Jésuites, notamment, — fait cause commune avec ses adversaires. L'Eglise de France est aussi trop riche, puisqu'elle possède environ le cinquième du territoire et perçoit près de 250 millions de revenus annuels ; et ses richesses, grevées d'ailleurs de beaucoup de charges, fort mal réparties, font beaucoup d'envieux et vont aux hauts dignitaires, non résidents, bien plutôt qu'aux curés de campagne, réduits à la portion congrue, c'est-à-dire à une pauvreté parfois voisine de la misère. Entre le haut et le bas clergé le fossé se creuse de plus en plus et cette situation pourrait inquiéter plus d'un observateur perspicace. D'autre part, et peut-être surtout, ce qui est plus alarmant que tout le reste, la religion a perdu la haute direction spirituelle qu'elle avait triomphalement gardée au siècle précédent. Le génie et le talent sont manifestement passés du côté des adversaires. Au XVII^e siècle le génie et le talent s'appellent non seulement Pascal, saint François de Sales, Bossuet, Fénelon, Malebranche, Bourdaloue, qui sont de très grands chrétiens : ils s'appellent encore Corneille, Racine, Boileau, La Bruyère, M^{me} de Sévigné, Saint-Simon, dont l'œuvre est toute pénétrée de catholicisme ; seule, La Fontaine fait exception. Au XVIII^e siècle, le génie et le talent s'appellent Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Buffon, Chénier. Et assurément les ennemis des philosophes ne sont pas tous, nous l'avons dit, les folliculaires médiocres ou ridicules que leur haine partisane nous a représentés : Bridaine est un grand orateur ; mais quoi ! il n'a pas l'envergure et il n'a pas joué le rôle de Bossuet. Pareillement, il y a eu, au XVIII^e siècle, chez les laïques et parmi les prêtres et les évêques, de nobles âmes et d'admirables chrétiens : M. de Belzame, l'évêque de Marseille, M. de Bonal, l'évêque de Clermont, Christophe de Beaumont, l'archevêque de Paris : cependant, on ne voit personne en ce siècle qui puisse être, même d'assez loin, comparé à saint Vincent de Paul, et il eût peut-être été difficile à un Coudren, s'il était revenu au monde, d'appeler son temps « le Siècle des saints ». Au reste, on se tromperait fort si l'on croyait que, dans son ensemble, la population française fût détachée du catholicisme : l'incrédulité a fait de grands progrès en France, c'est incontestable ; mais si elle a gagné les élites sociales, ou tout au moins une grande partie des élites sociales, elle n'a pas atteint les masses. L'institution catholique reste encore très puissante : 135 évêques, 40,000 curés, 20,000 religieux, 30,000 religieuses disposant de 1,356 abbayes, 1,200 prieurés

et près de 1,500 couvents constituent pour l'Eglise de France une armature qu'il semble bien difficile de briser. Religieusement, la France n'est pas mûre pour une révolution; et, pour expliquer cette révolution qui s'approche, il faut chercher ailleurs, dans l'ordre politique, social et économique, les facteurs essentiels qui l'ont déterminée.

VI. — A la veille de la Révolution

Essayons donc, puisque c'est en France que la Révolution a éclaté, de nous représenter au vrai l'état religieux de la France en 1789. A en croire certains historiens, auxquels divers témoignages isolés donnent trop aisément le change, la propagande philosophique aurait exercé ses ravages dans toutes les classes de la société, et la France tout entière, en 1789, serait mûre pour tous les bouleversements, même religieux. La vérité ne laisse pas d'être assez différente. Assurément, la température morale, si l'on peut ainsi dire, a quelque peu changé depuis un siècle; l'esprit rationaliste, en France comme dans toute l'Europe, s'est développé; l'air qu'on respire à la Cour, à la ville, en province même n'est plus aussi naturellement chrétien qu'à l'époque de Louis XIV, et un peu à tous les étages de la hiérarchie sociale l'incrédulité, ou tout au moins l'indifférence religieuse, a fait d'assez nombreuses recrues. « Sauf la théologie païenne, qui a prêté tant de charmes à la poésie, — écriture petite-bourgeoise de Nogent-le-Rotrou, — les opinions religieuses n'ont servi qu'à flétrir l'âme, engourdir l'esprit des humains, affliger les sociétés, dévaster les nations, ensanglanter la terre, et, au nom du ciel, placer l'enfer sur le globe. » Une autre, une jeune fille, la future M^{me} Roland, à la vue d'un soleil couchant derrière les hauteurs de Chaillot, s'écrie, mêlant Voltaire, Rousseau et Diderot : « O toi, dont mon esprit raisonnable va jusqu'à rejeter l'existence, mais que mon cœur souhaite et brûle d'adorer, première intelligence, suprême ordonnateur, Dieu puissant et tout bon que j'aime à croire l'auteur de tout ce qui m'est agréable, accepte mon hommage, et, si tu n'es qu'une chimère, sois la mienne pour jamais... Hélas! quel dommage que les sentiments ne soient pas des preuves! » Mais, pour significatifs que soient ces textes, n'allons pas juger de toute la petite bourgeoisie française par l'état d'âme particulier d'une M^{me} Butet ou d'une Marie-Jeanne Phlipon. Nous commettrions la même erreur que si nous prenions Talleyrand pour le représentant idéal et complet de l'épiscopat d'Ancien régime.

Veut-on se rendre compte de l'état précis des esprits et des âmes dans la France de Louis XVI? Que l'on consulte les Cahiers, actuellement publiés, des Etats généraux. « Là, se trouvent consignés, disait déjà Chateaubriand en 1828, avec une connaissance profonde des choses, tous les besoins de la société. » Or, qu'y voyons-nous? Sans doute le clergé se plaint souvent du « dépérissement affreux » où est tombée la religion, de « la secte impie et audacieuse qui décore sa fausse sagesse du nom de philosophie et travaille à renverser les autels ». Mais le clergé, on le sait, se plaint volontiers, et il n'y aurait pas lieu d'attacher grande importance à ses lamentations si dans les Cahiers de la noblesse et du Tiers les questions religieuses occupaient la place prépondérante que, vraisemblablement, elles y eussent tenue autrefois. Au surplus, pour être passées au second plan, elles ne s'en imposent pas moins à l'esprit public. D'ailleurs, rien de moins révolutionnaire que les déclarations des deux ordres laïques, rien de plus respectueux à l'égard de la religion traditionnelle. « C'est sans contredit l'objet le plus intéressant pour le bien public, affirme le Tiers de Beauvais. Tous les politiques ont reconnu son influence sur le bonheur de la société. Un peuple sans religion est bientôt un peuple sans mœurs. Sur ce point essentiel, il n'y a pas de voix discordante. Le Tiers d'Auxerre ira jusqu'à « supplier le Roi de défendre la foi

contre les atteintes de la nouvelle philosophie ». A Paris, le Tiers déclare que « tout citoyen doit jouir de la liberté particulière de sa conscience, mais que l'ordre public ne souffre qu'une religion dominante »; et il demande que l'obligation de ne pas travailler publiquement le dimanche soit rigoureusement maintenue. Les Cahiers de Paris *extra muros* réclament la remise en vigueur des lois contre le blasphème. Et c'est presque tout le Tiers qui veut conserver au catholicisme son caractère de religion d'Etat, et qui entend bien limiter les droits, pourtant assez restreints, que l'on vient de concéder aux protestants. Les réformes qu'il réclame portent uniquement sur les abus criants, sur les privilèges injustifiés de l'institution ecclésiastique, mais non pas sur l'institution elle-même. « L'immense majorité des Français n'en garde pas moins pour elle un attachement très sincère, très profond »; M. Edme Champion, qui a étudié de fort près les Cahiers des trois ordres, formule en ces termes son jugement d'ensemble; et c'est l'expression même de la vérité historique.

VICTOR GIRAUD.

Réflexion sur Bergson et le bergsonisme

Dans le grand courant de ce qu'il est convenu d'appeler la *philosophia perennis* qui va de Socrate au thomisme contemporain, et où la philosophie apparaît comme l'œuvre commune de toute une série de penseurs *dépouillés de l'esprit de système*, et visant uniquement à la connaissance de la nature objective de l'être, quel est l'apport spécifique du bergsonisme? Les polémiques que son apparition ont fait naître, qu'elles soient venues du thomisme qu'une méthode entièrement neuve secouait un peu vivement, ou d'un rationalisme étroit (à la Julien Benda) dont le grignotement obstiné n'égalait que l'incompréhension, se sont désormais, apaisées. Il n'est plus personne qui ne rende hommage à la profondeur d'inspiration et à la puissance de renouvellement d'une philosophie qui a son nom inscrit parmi les plus grandes que l'humanité ait comptées. Et l'on ne peut s'empêcher de sourire quand on entend Bergson qualifié par un des rares survivants du scientisme : René Berthelot, de « petit maître de la philosophie » comparable « à un Chopin ou à un Debussy » sur le plan de la musique.

Mais autre chose est d'être un grand philosophe, autre chose est de faire progresser, par une vision géniale, la philosophie. Kant fut incontestablement un penseur comparable, quant à la vigueur et à la pénétration d'esprit, aux plus grands. Il reste que sa philosophie est un *système*, une construction logique, qui dénote une sensible régression quant à la valeur de son investigation du réel, lorsqu'on l'insère historiquement dans la marche en avant de la philosophie. Il en est ainsi non seulement parce que l'œuvre de l'homme est toujours imparfaite, inadéquate à l'intelligibilité des choses, mais encore parce que l'inévitable déchet du travail humain emporte ici, avec lui, l'inspiration centrale de la philosophie kantienne. Toute la partie « physique » du thomisme, sa vision de l'univers en fonction de la philosophie de la nature patiemment agencée par une scolastique ingénieuse, a pu sombrer dès avant le *Discours de la méthode* et les sarcasmes cartésiens : les principes de sa métaphysique et son intuition maîtresse sont restés inébranlables. Le kantisme, au contraire, apparaît aujourd-

d'hui comme un moment, définitivement dépassé, de la croissance de la pensée. Plus exactement peut-être, le kantisme a été une *crise*, inoculée de l'extérieur à la pensée philosophique par le développement soudain de la mécanique newtonienne. Maintenant que la découverte de Newton se situe à nos yeux dans son exacte perspective *scientifique*, le kantisme ne nous semble plus qu'une espèce de tumeur où s'est condensé et isolé un des nombreux conflits qui, sur un point donné, mettaient aux prises science et philosophie. La théorie des formes *a priori* de Kant, nœud vital de son système, n'arrête plus la réflexion des philosophes. Si l'idéalisme kantien subsiste encore, à l'état sporadique, en France ou en Allemagne, c'est de façon indifférenciée (comme l'idéalisme cartésien d'ailleurs), en perdant ses caractères spécifiquement kantien, en se simplifiant au point de n'être plus qu'un vague élan de l'esprit, défini surtout par opposition au réalisme ontologique.

Le bergsonisme subira-t-il le sort du kantisme, ou bien viendra-t-il augmenter de ses eaux vives le courant ininterrompu de la *philosophia perennis*? Remarquons d'abord que le bergsonisme, à l'encontre du kantisme, n'est pas lié à un certain état de la science : il n'est pas une de ces philosophies éphémères et variées qui, sous le nom d'idéalisme scientifique ou de positivisme, ont parasité sur le corps de la science. Il a réagi, au contraire, et avec une force jusqu'alors inconnue, contre toute définition de la philosophie par la science positive. Le bergsonisme est essentiellement une philosophie, une sagesse, et non point une réflexion plus ou moins ambitieuse sur les conditions du savoir scientifique où les plans distincts de la science et de la philosophie, arbitrairement confondus par décret dogmatique, dévient vers une sorte de mystique de la découverte, une religion du progrès, une adoration du sensible, de la quantité mesurable et de la matière. Sans doute, certaines formes de l'idéalisme sont-elles dans ce cas, sans qu'on puisse, sauf par accident et en vertu de la réaction et des approfondissements qu'elles ont provoqués, les incorporer à la *philosophia perennis*. On ne peut dire que les systèmes de Fichte ou de Hegel ou de Lachelier soient intimement solidaires d'un certain stade du développement de la science. Mais il s'agit ici de *systèmes*, d'ensembles organiques visant plus à la cohérence qu'à la vérité, alors que le bergsonisme se présente avant tout comme *méthode*, ou comme critique des méthodes de savoir. Il n'y a pas en ce sens de système bergsonien : rien ne répugne plus à l'esprit du bergsonisme que de s'enfermer, ainsi que le font ces différents idéalismes, dans l'unique cercle de la pensée, si dilatée qu'elle soit. Le bergsonisme veut porter sur les *choses*, telles qu'elles s'offrent à nous dans toute la fraîcheur de leur existence extra-mentale, et non sur des *représentations* purement immanentes à la pensée. Il est essentiellement objectiviste.

Les thomistes ont été, en général, très sévères pour Bergson. Pour notre part, ce n'est pas sans regret que nous nous rappelons certaines appréciations, dénuées de mansuétude, que nous portions, avec toute l'intempérance et l'audace de la jeunesse, sur des œuvres qui avaient pourtant éveillé en nous cette inquiétude et cet étonnement dont l'apparition inaugure pour la pensée le début de la philosophie. Quand on recherche les causes de ce désaveu, on ne peut qu'avouer le partage des torts et leur réciprocité. Si l'on se reporte à l'époque qui a vu la genèse du bergsonisme, et si l'on en recrée historiquement les conditions psychologiques d'ambiance, on est frappé par la violence avec laquelle Bergson a réagi contre le rationalisme positiviste qui régnait alors de façon presque exclusive : contre Mill, contre Spencer, contre Haeckel, contre Comte, contre Taine, contre Renan, bref contre tout l'héritage de cette « scolastique nouvelle qui a poussé pendant la seconde moitié du XIX^e siècle autour de la physique de Galilée (1) ».

Rien de plus nettement puéril que l'inspiration qui l'anime : soumettre l'univers dans toutes ses manifestations visibles, les seules comptables, au déterminisme infrangible de la mesure, c'est-à-dire égaliser à l'univers la puissance qu'a la raison de construire des concepts abstraits, dégagés de tout mystère ontologique, de telle sorte que leur enchaînement strictement logique résume et rassemble l'inflexible déterminisme des choses. Idéalisme, en fin de compte, retourné où l'univers, au lieu d'être absorbé par la pensée, s'assimile celle-ci et la matérialise. De cette raison réduite à un usage servile, machinal, mécanique, et même matérialisant, Bergson se pose en adversaire. D'où sa célèbre critique de l'intelligence conçue comme fonction destinée originellement à penser la matière. Le miracle de Bergson a été ici de ne point verser par réaction dans le dogmatisme idéaliste du primat inconditionnel de la pensée. Son erreur a été de confondre la caricature pseudo-scientifique de la raison avec la faculté intellectuelle en sa dignité métaphysique première et l'usage faux de l'intelligence avec la nature de l'intelligence. D'autre part, si l'on se reporte au début de la Renaissance thomiste (à peu près contemporain du bergsonisme), on constate que la réaction, beaucoup plus ample par ailleurs que celle de Bergson, fut menée à la fois contre l'idéalisme et contre l'usage matérialisant de l'intelligence qu'effectuait le scientisme. Le but du thomisme était de restituer à l'intelligence sa véritable valeur *métaphysique* de fonction *spirituelle* et *réceptive*. Son erreur a été de rencontrer à travers la voie qu'il se frayait un bergsonisme *uniquement envisagé sous son aspect métaphysique*. N'oublions pas, en effet, que la critique bergsonienne de l'intelligence a des racines essentiellement *psychologiques* et que l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* est, en son fond, un ouvrage de psychologie. Soulignons, en outre, que Bergson, avant d'attaquer le scientisme, avait été un fervent adepte de Spencer et que, par conséquent, sa formation métaphysique a été, pour ainsi dire, nulle. Or rien de plus facile que de glisser d'une thèse psychologiquement bonne à une thèse métaphysiquement erronée : la raison, on l'a souvent observé, est une faculté incurablement métaphysique et, dès qu'elle est privée de l'authentique lumière métaphysique, elle en met une autre à sa place. Le scientisme, par exemple, est né de la transposition de l'usage *scientifique* de la raison en un usage *métaphysique*.

Il en est de même du bergsonisme : comme le raconte Bergson lui-même dans la *Pensée et le Mouvant* (1), sa pensée s'est centrée négativement sur la critique du mécanisme qui matérialise la conscience en la réduisant à des éléments psychiques régis par le déterminisme des lois de l'association, c'est-à-dire en assimilant le temps à l'espace, et positivement sur l'intuition de la durée continue et indivisible qui coule au sein de la conscience. C'est là critiquer *en psychologue* une attitude essentiellement *métaphysique* : le mécanisme, et, du même coup, en se haussant du plan psychologique au plan métaphysique, être invinciblement poussé à conférer une valeur métaphysique à une thèse proprement psychologique. On ne critique une métaphysique qu'en métaphysicien. Or tout l'effort de Bergson a été de critiquer *en psychologue* les aspects *psychologiques* par lesquels une thèse *métaphysiquement* fautive se présentait. Il anéantissait par là les possibilités *concrètes* de la naissance de cette thèse, car une conscience en train de s'observer penser mécaniquement ne peut pas ne pas s'apercevoir qu'elle étale la durée de l'univers ou de la conscience sur le plan de l'espace. Tel était le résultat de l'autocritique de Bergson, de son expérience personnelle. Mais comme le point de départ de toute philosophie est *toujours* métaphysique, Bergson a dû donner une signification métaphysique à l'intuition (*psychologiquement inattaquable*) de la durée qui subsistait seule de la critique effectuée par lui. Bref, après avoir démontré que le mécanisme conduit

(1) *Evolution créatrice*, p. 399.

(1) Paris, Alcan, 1934, p. 8, sqq.

psychologiquement à une impasse, Bergson aurait dû se demander pourquoi le mécanisme est *en soi* irrecevable. Or cela impliquait une métaphysique préalable que Bergson n'avait pas, pour la bonne raison qu'en rejetant la possibilité psychologique de construire un mécanisme cohérent, il expulsait la seule métaphysique qu'il possédât.

Le thomisme, de par son intuition centrale qui est métaphysique, a donc été ainsi porté à n'apercevoir dans le bergsonisme que sa métaphysique implicite, alors que l'intuition centrale de ce dernier relevait surtout de l'ordre psychologique. La confusion était, de part et d'autre, quasi inévitable. Deux attitudes, hiérarchiquement conciliables, se heurtaient de front, armées chacune d'instruments dont l'autre n'était pas pourvue, et qui, déplacés de leur perspective propre, paraissaient appartenir au même ordre.

Les deux premières parties du dernier livre de Bergson : *La Pensée et le Mouvant*, qui forment la plus belle introduction à son œuvre et, en quelque sorte, son « Discours de la méthode », s'interprètent aisément de ce point de vue. Nous nous bornerons à situer le problème.

* * *

La question de la durée est la porte d'accès du bergsonisme. Pour reprendre la distinction que traçait Jacques Maritain entre le bergsonisme de fait et le bergsonisme d'intention, entre la doctrine définitivement constituée, prête à se durcir en système, et la doctrine dans le jaillissement de sa formation au sein de la pensée du philosophe, y a-t-il là un aveu de mobilisme universel, destructeur de toute connaissance et de toute philosophie, ou bien est-ce simplement (cet adjectif n'implique aucune dépréciation) la découverte de la catégorie psychologique fondamentale de tous nos états de conscience et, en passant à la limite, le schème phénoménologique général de l'univers, des existences et des événements qu'il renferme? Bergson a définitivement montré que le temps des mathématiciens, des physiciens et des biologistes est *juxtaposition* d'éléments isolés, qu'il est vu à travers l'imagination de *l'espace*. Le bergsonisme se réduirait-il à cette unique allégation, que son importance serait capitale dans l'histoire de la philosophie : à partir de la critique de Bergson, il y aura toujours un domaine où les prétentions de la science s'arrêteront et où pourra s'édifier la philosophie de la nature. Mais là n'est point le débat : il faut noter qu'en critiquant la science et le scientisme, Bergson est resté convaincu de la nécessité de constituer une véritable philosophie expérimentale où la précision concrète de la science remplacerait l'analyse abstraite de la philosophie. Sa méfiance vis-à-vis de l'intelligence, telle qu'il la voyait fonctionner dans le travail scientifique où elle traduisait le temps en termes d'espace, l'a poussé à conférer la primauté en philosophie aux méthodes immédiates où l'objet est saisi sans élaboration discursive, dans la virginité de son apparition et la fraîcheur de son existence. *De ce point de vue*, il est incontestable que le changement est premier, et qu'il constitue la trame même de l'univers. Bergson continue et prolonge ici par ses admirables analyses la constatation primordiale de la philosophie aristotélico-thomiste : le fait du mouvement. Son erreur a été de les pousser dans une direction métaphysique, et de passer d'une conclusion valable sur le plan de *l'existence* à une assertion fautive sur le plan de *l'essence* : « Moi qui suis homme, je vis et je change à chaque instant de mon être; mais mon être lui-même, l'essence qui me constitue comme homme, ne change pas : sa permanence est inamovible, car on n'est point plus ou moins homme. » Cette déviation, si malheureuse qu'elle soit, ne laisse pas moins subsister une partie considérable du bergsonisme, celle qui précisément apporte un précieux appoint à la *philosophia perennis* : dépouillées de leur métaphysique, les recherches bergsoniennes concernant le changement gardent une immense valeur en biologie, où elles ont précisé les points d'insertion possible pour

une métaphysique moins aventureuse de l'évolution, et en psychologie surtout où la théorie de la conscience conçue comme juxtaposition d'éléments statiques et séparés a été définitivement réfutée et où s'est constituée une méthode originale d'introspection du dynamisme de l'esprit.

Pareillement, la fameuse intuition bergsonienne, qui a suscité tant de discussions, apparaît comme une magnifique découverte philosophique susceptible d'être utilisée sur une vaste échelle par le thomisme, à condition, encore une fois, de la vider de la signification irrationnelle et anti-intellectualiste que Bergson lui a parfois conférée. La chose est supérieurement évidente sur le plan psychologique. Mais sur le plan métaphysique lui-même, et dans la sphère de la théorie de la connaissance, quel appui n'apporte pas une analyse d'une acuité insurpassable qui démonte le mécanisme délicat de la prise des choses par l'esprit et souligne, contre l'idéalisme, que notre savoir n'est point formé de représentations, mais de lectures immédiates du contenu des choses. Après Bergson, il n'est plus permis de douter que l'idéalisme est *psychologiquement* impossible.

Mais le résultat essentiel du bergsonisme a été de galvaniser la philosophie, de lui donner un sentiment plus vif et plus ardent de sa spiritualité, de la mettre continuellement en garde contre la matérialisation qui guette les abstractions, produits cependant les plus évolués et les plus purs de la pensée, quand on se dispense de les mettre en contact avec les choses et à l'épreuve du réel. Il est peut-être inutile d'insister aussi sur les bienfaits du bergsonisme d'intention au point de vue religieux : une doctrine qui libère l'âme de la fascination de la matière creuse une ouverture sur l'infini. Sans doute, en fait, un certain bergsonisme a-t-il donné naissance à quelques formes du modernisme. La faute en est-elle imputable à Bergson lui-même ou à son œuvre? Ou encore à la paresse philosophique, (1) péché antibergsonien par excellence, et qui est le lot des modernistes? La grande et, en un sens, l'unique difficulté du bergsonisme est qu'il est malaisément dissociable de la pensée de Bergson lui-même. Il en est de Bergson comme de Platon. Si l'on isole la doctrine platonicienne de la généreuse inspiration du maître de l'Académie, on n'a plus qu'une vague et stérile dialectique. Si l'on sépare brutalement le bergsonisme de Bergson, il ne reste plus qu'une belle rhapsodie littéraire ou une doctrine dont la métaphysique est inacceptable. Restituons-le, au contraire, à sa source dans sa genèse; il devient une étonnante, une extraordinaire aventure spirituelle : celle d'un homme qui, avec une inlassable probité, recherche le vrai, l'atteint parfois, le frôle souvent. A la lecture de bien des pages des *Deux Sources*, il est impossible de ne point penser à la parole de l'Évangile : « Frappez et l'on vous ouvrira. » Ce n'est point par hasard que la psychologie bergsonienne est si souvent de plain-pied avec le thomisme : c'est qu'elle est la psychologie de Bergson lui-même, l'histoire de son esprit, le récit impersonnel de ses efforts. En un mot, si — pour faire la partie belle aux adversaires — le bergsonisme de fait et la doctrine sont faux, Bergson est vrai (2). Et si l'on ne doit pas suivre la doctrine, il faut suivre l'homme, car la leçon qu'il donne aux tenants de la *philosophia perennis*, c'est celle qu'ils doivent se répéter sans cesse à eux-mêmes pour demeurer fidèles à leur inspiration : écoutez le chant des choses et les merveilles qu'il annonce.

MARCEL DE CORTE,

Agrégé de l'enseignement supérieur,
Assistant à l'Université de Liège.

(1) Il est remarquable que de nombreuses protestations visant à la philosophie émanent des modernistes. Point de contradictions avec ce que nous venons de dire : ainsi les bravades coexistent avec la lâcheté, les assurances d'anotie avec la médisance, etc.

(2) Entendons par là que la pensée de Bergson, prise avant sa traduction dans le corps doctrinal que nous présentons ses œuvres, en ce moment initial qui n'a évidemment point de valeur philosophique, mais une énorme importance morale, est un modèle pour les philosophes.

La liberté de l'écrivain

Le cas de M. Pierre Hubermont

Ce matin, nous avons sous les yeux une courte notice consacrée à M. Pierre Hubermont. On y vantait son talent d'écrivain et c'est justice. Mais on y qualifiait d'absurde le jugement du Tribunal civil de Mons, confirmé par arrêt de la Cour de Bruxelles, qui condamne M. Hubermont à des dommages-intérêts pour avoir, dans son roman *Hardi! Montarchain*, injurié et diffamé une série de personnes. Ce jugement a été vivement critiqué dans le monde des lettres et il doit retenir toute notre attention, car c'est de la liberté même de l'écrivain qu'il s'agit, de ses droits et de ses devoirs, et le cas de M. Pierre Hubermont est exemplaire.

L'écrivain peut-il tout dire ou bien, comme le soutenait Marcel Azaïs, la liberté qu'on revendique pour lui serait-elle parfois celle de porter impunément de mauvais coups? Nous nous excusons de ne pouvoir prendre rang parmi les défenseurs du jeune écrivain belge et nous croyons que le jugement de Mons et l'arrêt de Bruxelles ne sont pas aussi absurdes qu'on veut bien le dire.

Ce qui frappe immédiatement dans cette discussion, c'est la pauvreté des arguments que font valoir les partisans de M. Pierre Hubermont. On a même le droit de demander à quelques-uns d'entre eux s'ils ont lu le livre incriminé et le jugement qui le condamne. Voilà pourtant les pièces du procès. Certains polémistes qui se sont jetés à corps perdu dans cette bagarre ne les connaissent pas. Bien mieux, ils refusent de les connaître.

Nous avons lu, par exemple, sous la plume de M. Pulings, que « rien ne prouve à suffisance qu'il y a eu diffamation et que celle-ci fut volontaire et préméditée ». Or le jugement et l'arrêt disent précisément que la diffamation est, par l'accumulation de détails précis et personnels, tellement évidente, étant au surplus basée sur certaines reconnaissances de l'écrivain lui-même, que les enquêtes sollicitées par les plaignants sont inutiles, les faits étant suffisamment prouvés. D'autre part, dans le grave *Figaro* nous avons lu ceci : « Nous ne savons pas si M. Pierre Hubermont a fait des portraits trop ressemblants... Nous concéderons même qu'il a pu commettre toutes les imprudences de plume que l'on voudra. » Après quoi le *Figaro* absout le jeune romancier belge et rompt une lance en faveur de la liberté de l'écrivain! Enfin l'on ne s'est pas fait faute de ridiculiser les victimes du romancier en employant l'argument facile qu'il y a toujours des gens pour se reconnaître sous des traits ridicules et d'autres pour se retourner quand, derrière eux, dans la rue, ils entendent crier : « Imbécile. » A quoi l'on pourrait, sur le même ton, répondre que si l'on crie « imbécile » quand il n'y a qu'un passant dans la rue, celui-ci a le droit d'affirmer que c'est lui que l'épithète visait.

On va voir que ces préliminaires ne sont pas inutiles.

* * *

Le droit de l'écrivain de s'inspirer du réel est incontestable. Mais il importe de remarquer que les magistrats belges ne l'ont pas nié, ni mis en doute un instant. C'est la vie qui fournit au romancier la matière de ses livres. Stendhal a défini le bon roman « un miroir qui se promène sur une grand'route ». M. Paul Bourget a dit du romancier qu'il doit « être un chroniqueur exact des choses de son temps. La vie lui donne des sujets. Il s'efforce à les copier de son mieux. » On affirme que Guy de Maupassant payait des rabatteurs

qui venaient lui raconter des histoires vécues d'où il tirait la matière de ses romans. Alphonse Daudet portait toujours en poche ces petits carnets où il notait instantanément les traits qui lui paraissaient dignes d'être retenus. Et chacun sait aujourd'hui où Balzac a trouvé son *Avare* et *Eugénie Grandet*. En un mot, le romancier travaille dans le vrai et tout jugement qui lui contesterait ce droit équivaldrait à la négation du droit d'écrire des romans.

Mais ce droit n'est pas illimité. L'écrivain est un citoyen soumis aux lois de son pays et son art ne peut le soustraire aux prescriptions du Code. S'il injurie ou s'il diffame, s'il fait du tort à autrui en commettant une faute, il tombe sous le coup de la loi et doit réparation. Quelqu'un soutiendra-t-il que l'écrivain, sous prétexte d'art, puisse impunément diffamer? Evidemment non. A-t-il, pour être plus précis, le droit de copier son modèle avec une telle fidélité que celui-ci puisse être identifié? Voilà, nous paraît-il, le vrai débat.

Nous croyons que les solutions théoriques n'existent pas. Mais une chose est certaine : le romancier ne peut ridiculiser ou injurier son modèle, s'il est facilement reconnaissable. Alors on ne pourra peindre que de braves gens et tracer des portraits flatteurs? Non pas. Mais parce qu'incontestablement l'écrivain ne peut couvrir publiquement quelqu'un de ridicule ou divulguer ses tares, il lui appartient, après s'être inspiré d'un modèle, de dépister la curiosité du lecteur. Cette tâche n'est nullement impossible. Elle exige seulement quelque habileté, cette habileté qui semble avoir manqué totalement à l'auteur de *Hardi! Montarchain*. Quelques circonstances de temps ou de lieu adroitement introduites dans le récit, sans rien changer à la vigueur du trait et à l'ensemble du portrait, permettront de maquiller le modèle et de soustraire l'écrivain à la vengeance de ses victimes. En définitive, il nous semble que chaque cas doit être examiné spécialement à la lumière des principes que nous avons posés et sur lesquels l'unanimité peut se faire.

* * *

Examinons donc de plus près le cas de M. Hubermont.

L'auteur de *Hardi! Montarchain* nous avertit dans son Avant-Propos que l'atmosphère de son livre est « créée par accumulation de détails strictement observés » et il ajoute « qu'il est inutile d'essayer de situer Montarchain ou de reconnaître tel ou tel personnage ». Voilà, il faut bien l'avouer, une précaution peu banale et assez suspecte. Pourquoi prend-on la peine de prévenir le lecteur qu'il perdrait son temps à situer le village et les personnages décrits par le romancier si non parce qu'on sait bien que ce danger d'identification existe? Mais passons. Le roman en question décrit les mœurs électorales villageoises. Le thème est facile et la documentation abondante, et il est possible que, comme nous l'affirme M. Hubermont, « un nom est emprunté ici, un détail est pris ailleurs ». Mais que « l'ensemble soit une fiction » est inexact. Dès que les premiers feuilletons furent publiés, les habitants de Cibly en Hainaut reconnurent leur village et une famille — vous lisez bien : une famille — dont les divers membres étaient décrits par leur façon de se vêtir, les fonctions qu'ils occupent, les incidents heureux ou malheureux dont leur vie fut marquée, jusqu'aux expressions familières qui émaillent leur langage. Après que le romancier les eut ainsi campés, il leur prêta des actes et des démarches parfaitement déshonorants. Que le lecteur impartial lise le livre et puis ces attendus du jugement :

Attendu quant à la personnalité des demanderesses et de leur père qu'il y a lieu de constater :

1° Que les deuxième et troisième demanderesses sont désignées

comme étant deux sœurs jumelles, toutes deux institutrices, l'une ayant obtenu un diplôme d'une école normale, l'autre du jury central, se ressemblant tellement au physique, que le moyen de les reconnaître par le public était la robe blanche de l'une et la robe rose de l'autre; que la seule différence avec la réalité consiste à avoir donné à l'une le prénom de l'autre et vice versa;

2^o Que leur père Walter Liénard est désigné par la maison qu'il habitait, laquelle a été en quelque sorte photographiée; par des emplois qu'il a occupés dans des carrières et également dans une exploitation agricole; par le mandat communal qu'il a exercé pendant quelques années;

3^o Que la famille Liénard est encore affublée du sobriquet de « Sot Quentin » que les demanderesses affirment avoir été donné autrefois au père de Walter Liénard;

Attendu que le fait que le roman *Hardi!* Montarchain raconte à tort que Walter Liénard remplissait les fonctions de comptable dans les carrières alors qu'en réalité il y fut employé comme chef de service, devint échevin alors qu'il fut seulement conseiller communal, n'est pas un élément de nature à faire dire, comme le prétendent les défenseurs, qu'il n'y a pas assimilation;

... Attendu que la demanderessse Blanche Liénard se plaint de ce que l'auteur du roman fait dire par certains personnages qu'elle a échoué deux fois à l'Ecole normale avant d'obtenir le diplôme d'institutrice au jury composé de catholiques, grâce à certaines manœuvres auxquelles avait recouru le père de la jeune fille libéral et libre-penseur;

Attendu que ces commérages et ces insinuations ont eu pour effet de jeter la déconsidération sur la dite demanderessse et que cela est d'autant plus regrettable qu'elle exerce ses fonctions d'institutrice dans la commune même de Cibly;

Qu'en appliquant au père des deuxième et troisième demanderesses le sobriquet de « Sot Quentin » donné à leur grand-père et en faisant dire qu'on voit bien qu'elles descendent de celui qu'on a dû envoyer à Froidmont, l'auteur a encore aggravé la situation; que tout ce qui

se rapporte aux dites demanderesses témoigne d'une franche antipathie et d'un mépris absolu;

Attendu qu'il est exact que le père des demanderesses Blanche et Rose Liénard est dépeint dans le roman comme un ambitieux, cherchant à obtenir un mandat communal pour servir les desseins intéressés de la société des carrières dont il était l'employé; qu'on lui impute des actes délictueux déshonorants et qu'il est représenté comme s'étant enrichi par des fraudes malhonnêtes...

Voilà ce que l'on trouve dans le livre de M. Hubermont. Et l'on soutiendra qu'un écrivain peut, sous prétexte de préoccupation artistique, accabler ainsi de braves gens, les désigner presque nommément et puis les ridiculiser ou les injurier? Admettons que le romancier n'a cédé à aucun mobile malveillant. Il l'affirme et nous voulons bien le croire. Encore devait-il, comme l'ont déclaré ses juges, prendre la précaution élémentaire de vérifier si, en utilisant d'une façon trop objective des éléments provenant d'une source étrangère, il n'allait pas soulever de justes protestations.

Il semble bien que c'est la faute commise par M. Pierre Hubermont. Des gens malicieux l'ayant documenté, comme les rabatteurs de Guy de Maupassant, il a utilisé sans discernement suffisant la matière qui lui était offerte. Il n'a pas vu qu'il allait désigner sans erreur possible les membres d'une famille honorable et jeter sur eux le discrédit. C'est une faute aux yeux du législateur.

Ne pourrait-on soutenir que c'est une faute aussi au point de vue artistique? Cette description brutale de faits et gestes scrupuleusement observés, cette accumulation de détails précis ne laissent aucune part au rêve et à la fiction. Et le romancier de *Hardi!* Montarchain a manqué d'imagination dans son œuvre.

Que l'on cesse donc d'agiter des épouvantails à propos de cette affaire! L'écrivain a le droit de puiser dans la vie la matière de son œuvre. Il n'a pas celui de puiser si maladroitement que cette œuvre ne soit qu'une copie servile et au surplus domageable. L'art et les lois le lui défendent formellement.

MARCEL PAQUET.

Les idées et les faits

Chronique des idées

L'Immaculée Conception

Ce 8 décembre ramène le quatre-vingtième anniversaire de la proclamation par Pie IX, de sainte mémoire, du dogme de l'Immaculée Conception. Notre enfance, celle de la génération du début de la seconde moitié du XIX^e siècle, fut bercée par les récits enthousiastes des témoins de l'universelle allégresse qui salua la célèbre définition. Le monde entier s'illumina pour manifester sa joie, sa reconnaissance, et l'on vit se renouveler, accru dans d'immenses proportions, le triomphe d'Ephèse acclamant la divine maternité de Marie. Parmi les nations qui prirent à ces manifestations grandioses une part extraordinaire, il faut citer l'Espagne et la France, en France, la cité de Lyon, justement fière de son culte marial, où, depuis 1854, chaque année se reproduit la splendide procession datant de cette époque. La Belgique le disputa aux grandes puissances catholiques par l'élan de sa ferveur, elle

qui n'avait pas peu contribué à l'établissement de la thèse enfin victorieuse par la magistrale réponse, devenue un imposant volume, que le savant évêque de Bruges, Mgr Malou, avait fournie à la Consultation de Pie IX, adressée à tout l'épiscopat du rocher de Gaëte, du lieu de son exil, en 1849.

Je n'ai pas à rappeler ici que la bulle *Ineffabili* ouvrit une phase nouvelle du pontificat de Pie IX, cruellement déçu par la Révolution dans son sincère désir de répondre par une politique libérale aux aspirations du monde moderne, et désormais tourné vers le souci de restaurer les vérités doctrinales et l'autorité disciplinaire. Je voudrais, ne fût-ce que pour calmer les impatiences de ceux qui s'étonnent des lenteurs de l'Eglise à souscrire à leurs vœux, rappeler en quelques mots cette évolution du dogme de l'Immaculée Conception qui n'aboutit à sa proclamation qu'après dix-huit siècles! Cette incontestable vérité que la seule pureté postulée par la maternité divine fut une pureté absolue, totalement indemne du péché, reposait dans les sources de la Révélation, lumineuse sous certains aspects, plus ou moins voilée par ailleurs. Le privilège de l'impeccabilité de Marie n'a jamais

fait doute. Mais fut-elle même exempte de la tache du péché originel? N'eut-elle aucune part à la solidarité qui enveloppe toute la race d'Adam? Fallait-il entendre dans le sens d'une préservation absolue de l'universelle contagion la promesse du Protévangile : « Elle t'écrasera la tête », ou encore la salutation angélique : « Salut, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi »?

L'exégèse varia dans ses dires et ne parvient pas à dégager la vérité.

Est-ce que les Pères de l'Eglise de l'Orient et de l'Occident qui, les premiers surtout, exaltent la pureté de Marie, déploient pour célébrer sa sainteté unique, incomparable, seulement inférieure à la sainteté divine, toutes les ressources de l'éloquence et de la poésie, étendent leurs affirmations jusqu'à l'exemption même de toute tache du péché originel ou se bornent-ils à la sanctification de Marie, dès sa naissance, dans le sein de sa mère?

A presser ces textes magnifiques, par exemple ce passage de saint Augustin, exceptant contre les Pélagiens de la culpabilité générale la Mère de Dieu : « J'excepte la Sainte Vierge Marie dont, par respect pour le Seigneur, je ne veux pas qu'il soit parlé quand il est question de péché », n'était-il pas clair que pour se vérifier pleinement ce langage insinuait au moins la conception sans tache?

Et, cependant, ce langage ne fit pas reculer saint Bernard, un des plus grands serviteurs de Marie, dans son irréductible opposition à l'établissement de la fête de la *Conception de Marie* que désiraient instaurer les évêques de Lyon.

* * *

Voici indiqué le fait générateur de la reconnaissance dogmatique de la pleine vérité : la fête de la *Conception de Marie*. Instituée en Orient, au début du VII^e siècle déjà, à la demande, paraît-il, des parents sans enfant, cette fête revêtit d'abord, quant à son objet, la signification de la conception miraculeuse, au sens actif, de Marie par sainte Anne et les Grecs la célèbrent encore aujourd'hui dans cette pensée. Elle passa en Occident, pénétra en Italie, les Papes la laissèrent importer à Rome, d'où elle rayonna sur le continent et fut même couverte en Angleterre par l'autorité d'un Concile régional. Or, chemin faisant, dans les monastères où elle fut d'abord adoptée, il s'éleva bientôt une controverse sur l'objet précis de la fête. En Irlande et en Angleterre, on lui donna peu à peu le sens de la pureté originelle de Marie, de sa sainte conception, au sens passif.

C'est de cette tradition liturgique que jaillira la lumière; c'est du culte de la conception sans tache, vénérable par son ancienneté, de plus en plus répandu, que sortira l'affirmation explicite de la croyance. Application saisissante de la célèbre sentence théologique attribuée au pape Célestin I^{er} : *Que la règle de la foi s'établisse par la règle de la prière.*

La piété populaire a marché en sens inverse de la théologie qui pendant des siècles n'a cessé de s'embarrasser dans des difficultés et des objections. L'amour a eu des intuitions que la science ne possède pas, mais qu'elle sera contrainte de ratifier un jour. L'amour de Marie, la Toute Pure, a devancé l'intelligence.

Dans cette histoire passionnante de l'évolution du dogme de l'Immaculée Conception, — terme seulement consacré depuis 1854, — un homme s'est rencontré en qui la piété égalait la science, en qui l'intelligence était à la hauteur du cœur très aimant. J'ai nommé le célèbre moine bénédictin de l'abbaye de Cantorbéry, *dom Eadmer*, qui fut le disciple très cher, le secrétaire intime, le compagnon inséparable dans ses pérégrinations, de saint Anselme, abbé de l'abbaye normande du Bec, puis archevêque de Cantorbéry.

C'est à ce moine anglais du XIII^e siècle qu'appartient l'immense honneur d'avoir écrit, pour la défense de la fête susdite, la première

apologie du dogme futur. Ce traité, qui est un chef-d'œuvre dont nous devons une excellente traduction à dom Del Marmol, moine de Maredsous (Collection Pax, Maredsous, 1928) est intitulé : *De la Conception de sainte Marie, édité par le moine Eadmer, grand pécheur.*

Cet ouvrage a exercé une influence prodigieuse sur le développement du culte et de la croyance. Pour la première fois, la fête de la Conception était affermie sur des bases solides. Elle put tenir, elle resta debout, inébranlable, en dépit des oppositions opiniâtres de la Scolastique et des Ecoles théologiques. Ce traité déjouait les calculs des adversaires qui, pour se défendre contre l'autorité de la tradition liturgique, contre le témoignage du culte — de plus en plus encouragé par l'Eglise, — cherchèrent à interpréter la fête de la Conception dans un autre sens et lui substituèrent l'appellation : fête de la *Sanctification de Marie*. C'était la faire descendre au rang de Jean-Baptiste, de Jérémie, auxquels s'ajoute saint Joseph, qui furent, dès leur naissance, lavés de la souillure originelle, dans le sein de leurs mères. « Marie, expose Eadmer, a été remplie du Saint-Esprit dès le commencement de sa Conception. La Vierge est le temple où le Fils de Dieu doit venir habiter et prendre sa chair très pure; mais la Conception de cette Vierge, c'est le fondement du temple et mieux encore la première pierre de ce fondement. Si cette base initiale est viciée par le péché, toute la structure de l'édifice en est ébranlée. Marie est la tige de Jessé, mais sa Conception c'est la racine même de cette tige. Si cette racine a été atteinte par la souillure originelle, toute la plante et la fleur en sont contaminées. Elles ont perdu le parfum de leur fraîcheur première. » Et il n'y a pas à distinguer deux instants dans la Conception, le premier et le second. Dès le premier, dès l'instant de la création, de l'injection de l'âme dans le corps, la grâce saisit l'âme de Marie, l'enfant engendrée — naturellement d'ailleurs — entre dans l'existence en l'état de pureté, de sainteté et d'innocence.

Pour la première fois, on voit apparaître chez Eadmer l'essentiel de l'axiome : « *Decuit, potuit, ergo fecit* ». Il convenait que la demeure de la Divine Sagesse fût indemne de quelque péché que ce soit. Dieu est assez puissant pour l'en préserver, en écartant la souillure qu'apporte le flot de la génération par la création d'une âme investie de la grâce. Donc Dieu l'a fait.

Un autre moine bénédictin anglais, dora Osbert de Clare, parlait dans le même sens et il est donc certain que dès le XII^e siècle ces explications avaient éclairci les principales difficultés et frayèrent la voie à la déclaration de la vérité.

Déjà aussi il avait été répondu à l'objection tirée de saint Paul qui affirme en termes absolus l'universalité de la transmission de la faute originelle et, partant, l'universalité de la rédemption. Tous sont tombés. Le Christ est le Rédempteur de tous, sans exception. Dom Eadmer avait répondu que, par sa prédestination à la maternité divine, Marie était à part de l'humanité, en un ordre privilégié qui devait s'étendre depuis le premier instant de son existence jusqu'au dernier. Rachetée, elle l'était, à sa façon, par anticipation, par la grâce préservatrice, non réparatrice.

Et cependant, le Magistère de Rome, quoique penchant de plus en plus vers l'affirmative, ne se prononça pas au XII^e siècle, il n'ouvrit la bouche avec pleine autorité qu'au XIX^e. Pourquoi? Une grosse compétence s'était mise en travers : saint Bernard, qui brouilla la question, en posant ce dilemme : Ou avant, ou après. Or, Marie n'a pu être sanctifiée avant d'exister. Donc elle le fut après, à la manière de Jean-Baptiste. Toute la Scolastique lui emboîta le pas : avant ou après l'animation, et la réponse ne pouvait être que : après.

Ajoutez à cela que tous ces docteurs étaient dominés par les affirmations massives de saint Paul : tous, serfs du péché, hormis le Christ Rédempteur. Et saint Thomas d'Aquin, et saint Bonaventure, ces deux soleils de la philosophie et de la théologie, ne

trouvaient pas d'issue. A leurs yeux, le privilège de Marie eût dérogé à la gloire du Fils. Erreur complète : l'honneur du Fils postule l'honneur de la Mère.

* * *

C'est à *Duns Scot*, franciscain (1266-1308), génie subtil et puissant, que revient l'honneur, écrit Mgr Bartmann (Théologie dogmatique) d'avoir renoué, grâce à son maître Guillaume de Ware, la tradition d'Eadmer et d'Osbert. C'est lui qui introduisit dans sa théologie mariale le concept de « rédemption anticipée », préservation non libération. Fille d'Adam selon l'ordre de la nature, Marie ne l'était pas selon l'ordre du temps, immédiatement, au premier instant de son existence, fille adoptive de Dieu.

Scot ne revendiquait d'ailleurs pour sa thèse que la probabilité, son intervention alluma les controverses d'Ecoles. Aux Dominicains, rangés en bataille, s'opposèrent Franciscains, Bénédictins, Cisterciens, Prémontrés, Servites, Barnabites, Jésuites, Rédemptoristes. Il y eut un dominicain, *Ambroise Catharinus Politus*, qui fit défection et s'attira pas mal d'inimitiés. On se battit aussi à coups de révélations privées, les Dominicains se réclamant de Catherine de Sienne, les adversaires de sainte Brigitte de Suède.

Le Magistère intervenait de temps à autre : Sixte IV (1483) calmait les bouillantes ardeurs des partis en leur interdisant de se traiter réciproquement d'hérétiques et accordait des indulgences à ceux qui célébraient la fête. Clément XII étendit la fête à toute l'Eglise. Le Concile de Trente déclara qu'il ne voulait pas inclure Marie dans la loi générale du péché originel. Alexandre VII reconnaît que la doctrine favorable est une « pieuse croyance » et proscriit les écrits récents opposés, parus depuis 1616. Progressivement, en Espagne, en France, partout, l'Immaculée Conception passe en sentence *communissima*, et partant, définissable.

Mais ce sera l'immortel honneur de Pie IX d'avoir proclamé à la face du monde, le 8 décembre 1854, que Marie a été, dès le premier instant de sa conception, par une grâce singulière et un privilège insigne du Dieu tout-puissant et en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et totalement exemptée de la tache du péché originel. Pie IX proclame que cette doctrine ainsi formulée est doctrine révélée et impose à tous les fidèles l'obligation d'y croire fermement et constamment.

Ce fut dans l'univers un délire d'enthousiasme. Le Ciel même ne tarda pas à répondre à la terre : quatre ans après, en 1858, Elle apparaissait aux Rochers Massabielle en se parant du beau diadème dont Pie IX l'avait couronnée : *Je suis l'Immaculée Conception*. Et, dès lors, elle fit jaillir un torrent intarissable de grâces et de surnaturelles faveurs.

La Liturgie, l'éloquence, la poésie n'ont plus cessé de la célébrer. La Théologie n'a cessé d'en approfondir les sublimes harmonies. L'art a voulu à son tour traduire le dogme. Mais nul n'a surpassé encore par la suavité de sa peinture, par la pureté de sa ligne, par la séduction irrésistible de son pinceau, Bartholomé Estevan Murillo de Séville.

J. SCHYRGENS.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

LA BANQUE DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Mercredi a été constituée, à Bruxelles, la Société anonyme « Banque de la Société Générale de Belgique », au capital de 500,000,000 de francs en 1,000,000 d'actions de 500 francs chacune.

Ont comparu à l'acte de constitution :

La Société Générale de Belgique, la Banque de Courtrai et de la Flandre occidentale, la Banque de Flandre et de Gand, la Banque Centrale de la Dendre, la Banque Centrale de la Dyle et du Limbourg, la Banque Générale de Liège et de Huy, la Banque de Verviers, la Banque Générale du Luxembourg, la Banque Centrale de Namur et de la Meuse, la Banque Centrale de la Sambre, la Banque Générale du Centre, la Banque du Hainaut et la Banque Centrale Tournaisienne.

La Société Générale de Belgique a souscrit en espèces 250,000,000 de francs, montant pour lequel remise lui a été faite de 499,999 actions de 500 francs de la nouvelle société.

En outre, il a attribué à la Société Générale de Belgique une action de 500 francs, en rémunération de l'apport à la « Banque de la Société Générale de Belgique » de son département de banque.

Les 500,000 actions restantes ont été attribuées aux douze Banques patronnées de la Société Générale de Belgique en rémunération de l'apport de leur situation active et passive établie au 31 décembre 1934.

Le Conseil d'administration de la nouvelle banque est composé comme suit : MM. Alexandre Galopin, président; Charles Fabri, vice-président; Jules Bagage, administrateur-délégué; Willy de Munck, administrateur-délégué; administrateurs : MM. le baron Edmond Carton de Wiart, Charles Bertrand, Paul Cherequefosse, Gaston Corbeau, Louis Delvaux, Paul d'Hoop, Georges Dodémont, Georges Gossuin, Raymond Lemaigre, Camille Lepêche, Auguste Melot, Daniel Schellekens, Henri Van Ackere, Alphonse Weicker,

Collège des commissaires : MM. Paul Bregentzer, Arthur Hayen, Georges Henry de Frahan, Ferdinand Janssens de Bisthoven, Jules Netzer, Edmond Wibaut.

La Banque sera dirigée par MM. Charles Fabri, vice-président; Jules Bagage, administrateur-délégué, et Willy de Munck, administrateur-délégué.

Vient de paraître

Omer ENGLEBERT Le Curé Pecquet continue

... Tout ce que dit le curé Pecquet s'accompagne, comme d'un petit air de flûte, d'une légère ironie, qui n'est que la forme exquise, imprévue, humoristique du bon sens. Il est original... Il représente ces curés intelligents et fins, frottés de lettres, mêlés aux choses de la vie, informés de tout, très libres d'esprit et prêtres excellents.

(ANDRÉ BELLESSORT : Je suis partout.)

... Il y a en lui la goguenardise apostolique, la charité franciscaine, l'ironie rabelaisienne, l'humour dru d'un moine de fabliau, la verve de cette terre ardennaise dont Verlaine garda toute sa vie la nostalgie.

(J.-J. BROUSSON : Les Nouvelles Littéraires.)

... On retrouve dans ce nouveau volume le même parfum de joielli, relevé d'une rude et charmante saveur ardennaise. L'abbé Pecquet rend la religion si aimable qu'il donne envie au plus endurci des franc-maçons d'aller à la messe.

(L. DUMONT-WILDEN : Pourquoi Pas?)

PARIS-PLON
12 Frs

240 pages

En vente dans toutes
les bonnes librairies